

LE DEVOIR  
LE DEVOIR  
LE DEVOIR  
LE DEVOIR  
LE DEVOIR

# le plaisir des livres



Montréal, samedi 27 octobre 1990

ANTONIO D'ALFONSO

## « Cessons de faire de l'écrivain un emblème politique »



PHOTO JACQUES GRENIER

Antonio D'Alfonso vient de publier *Avril ou l'anti-passion* chez VLB Editeur.

Jean Royer

« L'N'Y A PAS de pays pur, nous sommes tous d'ailleurs », écrit Antonio D'Alfonso dans *Avril ou l'anti-passion* (VLB Editeur). Le jeune romancier, né à Montréal de parents italiens, éduqué en anglais et publiant en français, incarne le nouvel écrivain québécois, nourri d'autres cultures que la « pure laine ».

Son roman raconte une traversée des cultures dans le Québec d'aujourd'hui, mais n'allez pas demander au romancier de prendre quelque position politique. Il tient à rester en littérature. « Arrêtons de faire de l'écrivain québécois un emblème politique », me confiera D'Alfonso à la fin de notre entretien.

*Avril ou l'anti-passion* est un roman d'apprentissage qui met en scène une famille italienne dans le contexte québécois. On y lit donc une méditation sur la famille des origines et la culture d'adoption, des réflexions sur le problème de la langue et la société québécoise, en même temps qu'une réflexion sur l'amour et l'art. Les espaces viraux qui forment la personnalité dès l'enfance, les rapports sociaux de l'amour et de l'amitié, le corps traversé de sentiments et l'art comme nouvelle naissance : voilà autant de thèmes abordés dans cette oeuvre baroque et de toute beauté.

Avec *Avril ou l'anti-passion*, Antonio D'Alfonso enrichit notre littérature d'une vision neuve de l'identité québécoise. Il nous montre peut-être que l'Autre, pour le Québécois, ce n'est plus l'Anglais ou le Français d'en face, mais plutôt ce voisin venu

d'ailleurs et partageant sa culture avec la sienne.

Cet Autre qu'il faut apprivoiser, le voici en Fabrizio Notte, celui qui fabrique dans la nuit son rêve d'être cinéaste. « J'ai voulu créer un personnage qui crée, parce que c'est dans la création qu'il va atteindre l'état de grâce, qu'il va pouvoir parler à la mort, aux enfants de sa soeur, à la société québécoise pour laquelle j'ai écrit le livre, et parler à travers l'Histoire à Socrate et Antigone. Tant qu'il y a de l'art, l'être humain peut atteindre quelque chose de nouveau et de beau ».

Pourquoi ce titre, *Avril ou l'anti-passion* ? Avril est le mois de la naissance, celui de la résurrection du Christ. L'anti-passion est cette retenue qu'a l'humain espérant atteindre l'état de grâce. « L'anti-passion est à la limite le sacrifice de l'être humain normal, qui ne veut pas se perdre dans la passion. Il y a opposition entre passion religieuse et passion humaine, sur le chemin de la grâce ».

Le roman est construit de façon baroque et non pas linéaire. « Le baroque retenu constitue l'essence de la culture italienne, dit D'Alfonso. Le fil conducteur, ce n'est pas l'action mais l'émotion. Si le roman peut se tenir en inversant les chapitres, c'est que le lien sémantique se fait et que l'oeuvre est réussie ».

Et l'écriture ? Elle s'est faite en trois ou quatre langues. Tel chapitre, celui de la promenade des deux amis, s'est écrit en italien. Tel autre, celui du cauchemar, où l'inceste illustre « le côté laid de la famille et la culture refermée sur elle-même », s'est écrit en anglais à cause de

Voir page D-4 : D'Alfonso

YOURCENAR

## Une femme libre dans le siècle



PHOTO RADIO-CANADA

Une première biographie sur la célèbre académicienne.

MARGUERITE YOURCENAR  
Josyane Savigneau  
Gallimard,  
« nrf biographies »,  
1990, 541 pages.

Monique Larue

LE 8 JUIN 1903, la naissance de la future académicienne a lieu comme un drame. Le père se dispute avec le médecin, qu'il traite de « boucher ». « La belle chambre à l'air du lieu d'un crime », écrit plus tard la fille. Elle n'aura que « traversé » Fernande, morte de fièvres puerpérales dix jours plus tard.

Après des esprits tendres, elle soutiendra toujours que cette mère ne lui a jamais manqué.

La filiation sera donc exclusivement paternelle. Michel de Crayencour, grand voyageur, esprit libre et sans attaches, homme à femmes, s'entend mal

avec son fils, le demi-frère de Marguerite. Celle-ci, au contraire, le ramène, par son intelligence, à la vie de l'esprit. Il lui lit *Marc Aurèle* et Tolstoï, et se soucie peu du reproche qu'on lui fait de baigner sa fille dans les eaux de la « littérature étrangère ». « On s'en fout, on n'est pas d'ici, on s'en va demain ».

La fillette n'a que peu de jouets. Elle n'aura jamais été traitée en mineure. Quand elle saura lire, elle lira tout. Rien de ce qui est humain ne lui sera caché. Très tôt, elle pensera qu'elle est « importante, très importante ». Quoi de commun entre cette affranchie de naissance et l'asservissement féminin que tout son siècle s'acharnera à débusquer ?

Le père accompagne sa fille jusqu'aux portes de la littérature. C'est lui qui établit le premier contact avec les éditeurs, assume le compte d'auteur en 1921, signant la correspondance du nom de Marguerite, indiquant aussi son pseudonyme : Marg Yourcenar. Le nom est, comme on sait, l'anagramme presque parfaite du patronyme paternel. Le prénom, de sexe inconnu. Sous ce camouflage éloquent s'effectue le premier pas dans le merveilleux monde de l'édition, dans lequel il n'y aura d'autre solution, ensuite, que de se battre, avec la conviction qu'il faut.

Marg tombera prochainement amoureuse de son éditeur, André Fraguère, fatalement un homme qui n'aime pas les femmes. Cette barrière sera la première, la seule, qu'elle ne pourra pas abolir. Plus impossible, quand on est femme, que de s'imposer en littérature : séduire l'homme pur, le phallus même, un homosexuel « vrai ».

Bien sûr, Yourcenar n'a que

dégoût pour la maternité. « Un enfant est un otage. La vie nous a », écrit elle.

Le parcours se termine par l'entrée, non sollicitée, à l'Académie française. La première femme admise dans la virile confrérie se fichera royalement de ses us et coutumes.

Tout se passe donc comme si la vie même démontrait ici, magistralement, que, pour une femme, le désir de porter son nom à l'écriture, si fortement réalisé par Yourcenar, est forcément un positionnement dans l'ordre patriarcal.

Le grand mérite de l'ouvrage de Josyane Savigneau — la première biographie de Yourcenar — est de laisser le lecteur juge et libre. Rédigée en l'absence des données complètes, une partie de la correspondance étant encore sous scellés, elle est un essai, au sens propre.

Sur l'antisémitisme, sur les positions politiques avant et après la Deuxième Guerre mondiale, sur le couple si étrange, et si étanche, qu'elle forma pendant près de quarante ans avec Grace Frick, sur la non moins étrange épopée de ses ultimes dérivés en compagnie de Jerry Wilson qui devait mourir, peu avant elle, du sida, sur ses oeuvres enfin, parfois accusées de pompéisme, et sur leur poids réel dans la pérennité de la littérature universelle, Josyane Savigneau se garde de trancher.

À l'aide des agendas tenus par Grace Frick, elle critique la chronologie quelque peu fantaisiste établie par Yourcenar dans la *Pliade*. Elle pèse et soupèse les faits, formule parfois son jugement, mais ne se permet pas d'imposer ni de figer la vérité. Inutile d'ajouter qu'elle se dégage du cortège irritant des idôlatres de « Madame ».

Elle réussit ainsi le tour de force de faire de la sexualité ce qu'elle est, le fil conducteur d'une vie, son point aveugle aussi, sans capturer son objet et, du même coup, le détruire. La biographie se rapproche alors du roman tel que le concevait Marguerite Yourcenar, qui estimait ne jamais tout savoir de ses personnages, ne pouvoir se « rassasier » des Hadrien et des Zénon qui l'ont rendue célèbre, et qui lui « réservaient des surprises » bien après qu'elle eut livré sa version de leur histoire.

Ce parcours de la vie d'une grande érudite rebondit sans cesse sur les réflexions de Yourcenar à propos de l'art, de l'histoire ancienne et contemporaine, des pays qu'elle lit, et sur son amour de la langue française, seule patrie de la dame de l'île du Mont-Désert.

## Y a-t-il une sorcière dans la soupe ?

Dominique Demers

« J'AI tous mes ingrédients, dit la sorcière. Il me manque juste un enfant. »

Méli-Mélo n'en mène pas large à la page 35 d'*Une sorcière dans ma soupe*. L'héroïne née de la plume de Marie-Francine Hébert tremble devant une vieille dame affairée à ses chaudrons. C'est que la vieille dame a des yeux en boutonnières, un nez en carotte, un menton fourchu, des oreilles en portes de grange, des cheveux raides comme de la paille et un grand chapeau pointu. Elle a aussi un chat noir. Pas d'erreur : c'est une sorcière !

Méli-Mélo n'est pas dupe. Nous sommes en 1990, pas en 1812 ! À l'époque, Hansel et Gretel s'étaient retrouvés nez à nez avec une sorcière sans le savoir. On connaît la suite. Sans un peu de chance et beaucoup de courage, ils se faisaient rôti comme de vulgaires poulets.

La littérature pour enfants a tou-

### Marie-Francine Hébert Une sorcière dans la soupe



la courte échelle

En trois siècles de littérature pour enfants, les sorcières ont bien changé. Sous les chapeaux pointus se cachent encore d'affreuses créatures mais aussi de chouettes vieillards, des marginales sympathiques et parfois même des enfants. Les sorcières se sont fait avaler par une littérature en pleine ébullition où la diversité sert de norme et la liberté de maître à penser.

Amandine Malabul, une jeune sorcière maladroite, n'arrive pas à dompter son chat ni à maîtriser son balai. Elle est drôle, vulnérable et attachante. L'auteur, Jill Murphy, s'est emparée d'un personnage mythique pour l'approprier à sa guise. Sa sorcière est pourtant aussi thérapeutique que celle de Grimm. Amandine représente et venge tous les petits perdants de la terre. Elle a beau lire et relire son *Traité général des sortilèges et enchantements*, la bible de l'Académie Supérieure de Sorcellerie, elle rate toutes ses potions. Qu'à cela tienne, elle démontrera à tous les élèves et les professeurs de l'école qu'on peut s'emparer dans sa magie mais accomplir d'autres exploits.



Victor et la sorcière

### Le coup de balai de la sorcière



Depuis que l'humour a fait son apparition en littérature pour enfants, les sorcières sont affublées de tous les travers. Malabul est maladroite et Pélégie un peu idiote. Elle vit dans

Voir page D-6 : Sorcières



ANNE-MARIE ALONZO

*L'immobile*

LETTRES



HEXAGONE

160 p. — 15,95 \$

## ANNE-MARIE ALONZO / L'IMMOBILE

• Une prose lumineuse, bouleversante, impudique, sur le thème de l'immobilité du corps, où les mots ne mentent pas.

• «... des textes travaillés, poétiques, pleins de douceur et de désespoir, sans banalité, émouvants...»

Lucie Côté, La Presse

• *L'Immobile* se présente sous la forme d'un roman par lettres et le livre d'Alonzo s'inscrit, par la force de son écriture, à côté des plus grandes oeuvres qu'on peut lire dans le domaine de la littérature de l'intime... un livre superbement écrit dont la passion et la douleur font écho aux Lettres portugaises du comte de Guileragues.

Jean Royer, Le Devoir

LETTRES

• l'Hexagone

lieu distinctif de l'édition littéraire québécoise

LETTRES



# Premiers pas

**Robert LÉVESQUE**  
Le Bloc-notes

MICHEL TREMBLAY avait 16 ans. Le Refus global 11. Duplessis était en route pour Shefferville et n'en reviendrait jamais. 1959 est une année cheville au Québec. On l'a assez dit.

Là basculait un monde. Michel Tremblay allait choisir d'écrire, Duplessis de mourir, et le contrepoint des signataires du Refus global faisait lentement son effet dans les veines de la soumission.

J'avais quinze ans, Duplessis était un bandit m'avait dit mon père, je n'allais connaître le nom de Tremblay que neuf ans plus tard; je lisais Apollinaire, Cendrars et Rimbaud, et le pays du Québec m'indifférait totalement.

Je pris un train. Mon Transsibérien venait d'Halifax et me laisserait à Québec revêtu d'idéal. Dans ma tête la prose se bousculait. À cet âge nos lectures nous allument. Un wagon suffit. Il devient l'étranger, il est l'étranger. Ces mines patibulaires, qui dorment depuis Halifax, sont quelques cigariers en route pour Cuba. La dame seule est une actrice en exil.

Un homme qui passe et dont le regard louche vous trouble est un assassin en puissance. Le voilà qui s'assoit sur la banquette en face de vous. Il vous offre un cigare. Le monde bascule encore. Le train traverse Trois-Pistoles et vous êtes quelque part vers Irkutsk.

Je ne sais à quoi rêvait Michel Tremblay dans les trains ou les trolley-bus de son adolescence, mais c'est dans un train qu'il situe, à 17 ans, ses premiers pas en littérature. Il y a un homme qui va en tuer un autre durant le noir d'un passage en tunnel. Même étrange. Mêmes étrangers. Autres rêves.

On ne peut lire qu'aujourd'hui le texte qui fut présenté à Radio-Canada en 1964. Tremblay, inconnu, avait gagné un concours de jeunes auteurs avec cette pièce à deux personnages qui, lui maintenant, montre surtout ses naïvetés, ses emprunts, un peu de ridicule, et qui, outre une sincérité qui pointe, expose une maladresse d'écrivain qui se veut « engagé ».

Monsieur X entre dans le compartiment où est Monsieur Z. Monsieur X veut parler, monsieur Z lit son journal. Monsieur X dit qu'il va en ville parce que sa femme vient d'accoucher. Il offre un cigare à monsieur Z qui refuse et ne veut pas être importun. Monsieur X devant l'homme au journal déplié dit : « Ça vous intéresse d'apprendre que des millions de gens meurent de faim dans des pays qui n'existent peut-être pas ? ». Il dit aussi : « Je connais une femme pauvre. Cette femme vit toute seule dans le fond d'une cave sombre et pleine de rats. Je connais cette femme pauvre que personne n'aide. » Tout cela indiffère monsieur Z.

Monsieur X va tuer monsieur Z. Il mettra le cigare sur le corps du mort. « Tu l'auras eu quand même ce



Michel Tremblay en 1959.

cigare », dit-il. Rideau.

Il n'y avait pas de compartiment dans les trains canadiens en 1959, pas plus qu'aujourd'hui. Mais écrire c'est mentir, on le sait. Dans *Le Train*, Tremblay était prisonnier de toutes ses lectures (« j'étais passé de Jules Verne à Dostoïevski » écrit-il en préface), et le monde des *Belles-sœurs* qui grouillait en lui n'avait pas encore la permission de sortir.

Les premiers pas sont souvent ceux de l'imitation, avant d'être ceux de la confession. Marcel Proust a écrit bien des préciosités, descriptions de toilettes et d'ombrelles, avant d'entrer dans sa chambre capitonnée de liège et de livrer la vraie vie du baron Charlus. Les écrivains ne sont pas tous des Radiguet ou des Le Clézio. Le premier livre sera souvent le dernier à retentir ou le premier à oublier.

En 1959, Michel Tremblay sait-il qu'il est écrivain ? Il veut l'être, c'est évident. Il écrit aujourd'hui en préface du *Train* : « Je lisais Tennessee Williams en cachette sans trop savoir pourquoi et j'écrivais des choses dans la marge des romans de Julien Green » ; il écrit surtout : « j'avais des secrets que je ne pouvais pas confier à qui que ce soit ».

Comme Proust qui ne veut pas avouer son homosexualité à sa mère, l'écrivain est toujours un supplicié de l'intérieur. Il ne fera pas son oeuvre en pigeant ailleurs qu'en lui. Michel Tremblay, cinq ans après son faux départ en *Train*, typographe à trente dollars semaine, jeune homme, va libérer en un grand éclat de rires de copinerie (avec Brassard) les 15 belles-sœurs de la rue Fabre. Et dans ces rires on va trouver du drame.

Il n'imite plus. Il n'essaie plus de faire comme les autres. Il rit et il crée. Sa naissance littéraire a lieu en 1968. Il a 25 ans. Le Refus global en a 20. Les os de Duplessis sont désintégré.

Et je rêve encore dans les trains.

*Le Train*, Michel Tremblay, Leméac, 1990.

## LA VIE LITTÉRAIRE

Guy Ferland

### L'Hexagone appelle à l'aide

LE DIRECTEUR des éditions de l'Hexagone, Alain Horic, lance un appel pour trouver des collaborateurs prêts à s'engager « corps et biens » dans l'aventure de l'édition. M. Horic sent ses forces diminuer. « Je ne pourrai pas continuer à produire autant de livres par année, une cinquantaine, seul en assurant la direction éditoriale, la gestion administrative et la commercialisation de tous mes ouvrages, confie-t-il. Je remplis trois emplois à temps plein. On va me sortir d'ici les pieds devant. » M. Horic réfute les allégations en ce qui a trait aux problèmes financiers qui mettraient en difficulté sa maison d'édition. Il affirme que les finances sont saines et qu'il n'a jamais produit autant d'ouvrages que cette année, près d'une soixantaine tous genres confondus. Le chiffre d'affaires de la maison tourne autour de 750 000 \$.

### Éducation et littérature

LE 8e colloque des écrivains québécois a lieu samedi, le 3 novembre, et réunira des auteurs pour traiter du problème de la place de la littérature dans l'éducation, à l'auberge Mont-Gabriel. Durant le week-end, les participants aborderont les thèmes suivants : littérature et héritage culturel, enseignement de la littérature/lecture/écriture et la bibliothèque scolaire idéale. Il y aura remise de la médaille de l'Académie canadienne-française et lancement des *Écrits du Canada-français*. Parmi les participants, Jean Larose, Bruno Roy, Noël Audet, Robert Baillie et Francine d'Amour. Le colloque est ouvert à tous et ne comporte aucun frais d'inscription. Un service d'autobus est offert et on peut louer une chambre à l'auberge. Renseignements : (514) 526-6653.

### Nouveau conseil du P.E.N. international de Montréal

LE NOUVEAU conseil d'administration du centre québécois du P.E.N. international est composé de Jean Éthier-Blais à la présidence,

Jean-Pierre Duquette et Louise Gareau-Desbois à la vice-présidence et René Le Clère secrétaire général-trésorier. Les autres membres : Yves Dubé, Marie Émond, Michel Gaulin, Alexis Klimov, Louise Maheux-Forcier, Gaston Miron, Pierre Morency, Jean-Guy Pilon et Danielle Ross. Rappelons que ce conseil organisera le colloque Nord-Sud 1992 dont le thème portera sur l'avenir de la culture au XXIe siècle.

### Changement de nom

L'ASSOCIATION des éditeurs de périodiques culturels (AÉPCQ) s'appelle désormais la Société de développement des périodiques culturels québécois (SODEP). Cet organisme regroupe une cinquantaine d'éditeurs de périodiques. Les diverses revues qui abordent la littérature, le cinéma, les arts visuels, le théâtre, la danse, la musique, la philosophie, l'histoire, le patrimoine, sont présentées dans le répertoire « Le Québec en revues » disponible en appelant au (514) 523-7724.

### Le droit d'auteur

ON VIENT de faire paraître une édition mise à jour des quatre premiers numéros de *Feuillets sur le droit d'auteur*. Ces publications contiennent des informations de base sur le droit d'auteur; elles s'adressent aux créateurs qui désirent se renseigner sur leurs droits et aux personnes soucieuses de respecter ces droits lors de l'utilisation d'oeuvre de création. On peut obtenir des exemplaires en s'adressant aux associations d'artistes, conseils régionaux de la

culture, directions régionales du ministère des Affaires culturelles et à Communication-Québec.

### Rencontres littéraires

JOCELYNE FELX, auteur de *Les petits camions rouges* (1975), *Nickel-Océan* (1985) et *Les pavages du désert* (1988) fera une lecture publique de ses textes, à la galerie Skol, 4060 boul. Saint-Laurent, espace 107, dimanche le 28 octobre à 15 h.

L'écrivain Yves Navarre, carnetiste au Plaisir des livres et lauréat du Goncourt pour *Le jardin d'acclimatation*, lira des extraits de son dernier livre, *Douce France* aux éditions Leméac, aujourd'hui, de 14 h à 16 h, à la librairie Gallimard.

### Liste Interallié

Dans les finalistes du prix Interallié, remis le 4 décembre, on remarque le nom de Denise Bombardier pour *Tremblement de coeur* paru au Seuil. Les autres finalistes : François Bott pour *La femme insoupçonnée* (Flammarion); Bayon pour *Les animaux* (Grasset); Michel Caffier pour *Les cochons bleues* (Grasset); François Ceresa pour *La Vénus aux fleurs* (Laffont); J.P. Dufreigne pour *Mémoires d'un homme amoureux* (Grasset); Jérôme Dumoulin pour *Le Phare de Baleine* (Gallimard); Marc Lambron pour *La nuit des masques* (Flammarion); Eric Neuhoff pour *Les hanches de Laetitia* (Albin Michel); J.-N. Pancraz pour *Les quartiers d'hier* (Gallimard); François Taillandier pour *Les clandestins* (de Fallois) et Frédéric Vitoux pour *Sérénissime* (Seuil).

## LA VITRINE DU LIVRE

Guy Ferland

J.-K. HUYSMANS  
Alain Vircondelet,  
Pilon, 306 pages.

L'oeuvre de l'auteur d'*À rebours* provoque encore des passions. Celle de

Alain Vircondelet pour Huysmans est totale et nourrit sa biographie pour en faire finalement un essai littéraire. Le biographe baigne dans l'atmosphère des romans de Huysmans : « Il naquit le 5 février 1848, à Paris, au 11, rue Suger, au coeur du quartier Latin, à sept heures du matin, quand le quartier s'éveillait à peine à la vie, aux activités de la voirie, dans la rumeur affairée des boutiquiers, et que les livreurs entre deux absinthes ou deux cafés arrosés d'eau-de-vie faisaient rouler devant eux des tonneaux, des victuailles, des paniers d'osier remplis de pains encore tièdes du four. »

**BORGES OU LA RÉÉCRITURE**  
Michel Lafon,  
Seuil,  
coll. « Poétique »,  
338 pages.

L'AUTEUR consacre son essai à la pratique de la réécriture dans l'oeuvre de Borges qui n'hésitait pas à utiliser des citations cachées dans ses textes ou même à citer ses propres livres.

**CAHIER D'UN RETOUR AU PAYS NATALE**  
Aimé Césaire,  
Guérin littérature/Présence africaine,  
102 pages.

ON RÉÉDITE le long poème d'Aimé Césaire salué par André Breton comme un « document unique, irremplaçable ». En annexe, on trouve un texte intitulé *En guise de manifeste littéraire*, variation publiée en 1942, une préface d'André Breton à l'édition Bordsas de 1947, la liste des différentes versions du *Cahier d'un retour au pays natal* et un répertoire des oeuvres d'Aimé Césaire.

**AUTOPSIE DU LAC MEECH**  
Pierre Fournier,  
VLB éditeur,  
coll. « Études québécoises »,  
214 pages.

LE SOUS-TITRE de cet essai, « La souveraineté est-elle inévitable ? », pose le problème constitutionnel du Québec au lendemain de l'échec de l'accord du lac Meech, dans un contexte bien défini. Dans un premier temps, l'auteur remet en question l'héritage Trudeau. Dans un second, l'essayiste montre que « l'opinion véhiculée par le gouvernement québécois actuel (...) selon laquelle le lac Meech constituait, sommes toute, un compromis acceptable, ne résiste pas à l'analyse ». Dans les trois derniers chapitres, Fournier entend répondre à la question de l'heure : « Le réveil des forces nationalistes au Québec n'est-il qu'un feu de paille, ou constitue-t-il un véritable point tournant dans son évolution politique ? »



903, ST-THOMAS C.P. 335, TROIS-RIVIÈRES (QUÉBEC) G9A 5G4

### NOUVEAUTÉS

ALARIE DONALD et POZIER BERNARD	Au cru du vent (coédition Musée d'art de Joliette)	6,00 \$
ALARIE DONALD	La terre comme un dessin inachevé	6,00 \$
ALBERT MICHEL	Une photo à côté du banc de neige	6,00 \$
BLOUIN LOUISE	Des mots pour rêver (Anthologie) (coédition Éditions Pierre Tisseyre)	7,95 \$
BOISSÉ HÉLÈNE	Je n'écris plus	6,00 \$
BREMOND JACQUES	Guillaume des Ors (coédition Le Dé Bleu)	12,00 \$
CHAILLON PIERRE	Le violon soleil	10,00 \$
CHARRON FRANÇOIS	La beauté des visages... (GRAND PRIX DE POÉSIE FONDATION DES FORGES 1990)	10,00 \$
CHIASSEN HERMENGILDE et FEDERICO GARCIA LORCA	Lèvres urbaines No 19	6,00 \$
CLOUTIER CÉCILE	Lampée	10,00 \$
COLLECTIF	Des Forges # 29	6,00 \$
COLLECTIF	Poésie 89 (coédition Collège de Joliette)	12,00 \$
DAOUST JEAN-PAUL	Les cendres bleues	10,00 \$
DOBZYNSKI CHARLES	Les heures de Moscou (coédition Europe/Poésie)	12,00 \$
FERLINGHETTI LAWRENCE	Amant des gares	12,00 \$
HARVEY PAULINE	Montréal français (Lèvres urbaines No 16)	6,00 \$
JUTEAU MONIQUE	Trop plein d'angles	6,00 \$
JOUFFROY ALAIN	Eros déraciné (coédition Le Castor Astral)	12,00 \$
LANGEVIN GILBERT	Haut risque	10,00 \$
LÉGER PIERROT	Les chants de la soif	10,00 \$
MURRAY SIMONE G.	À tir d'elles	6,00 \$
PETITS JEAN-PIERRE	La fête des bannières emplumées	6,00 \$
ROUSSEAU PAUL	Micro-textes (PRIX OCTAVE-CRÉMAZIE 1990)	6,00 \$
SAINT-DENIS JANOU	Mémoire innée	10,00 \$
ST-YVES DENUIS	Tranches de ciel	10,00 \$
TRANSTRÖMER TOMAS	Baltiques et autres poèmes (coédition Le Castor Astral)	12,00 \$
VANIER DENIS	Les stars du rodéo	10,00 \$

### LA JEUNE POÉSIE

BEAUCHAMPS LOUISE	Objet (PRIX JOVETTE-BERNIER 1989)	5,00 \$
CORNELLIER LOUIS	Neurones fragmentés	6,00 \$
GUIMOND DANIEL	Ne jamais rien dire	5,00 \$
LEDUC ANDRÉ	Une barque sur la lune	5,00 \$
MONETTE HÉLÈNE	Lettres insolites	6,00 \$

### LA POÉSIE CASSETTE

BEAUSOLEIL CLAUDE	Ville concrète (coédition Artalect)	10,00 \$
BROSSARD NICOLE	Amantes (coédition Artalect)	10,00 \$
KURAPAL ALBERTO	Confidenciel / Urgent	10,00 \$
MIRON GASTON	La marche à l'amour (coédition Artalect)	15,00 \$
PRÉFONTAINE YVES	Le désert maintenant	10,00 \$

MARCEL LABINE  
TERRITOIRES FÉTICHES  
LES HERBES ROUGES / POÉSIE



114 pages - 14,95\$

## Marcel Labine TERRITOIRES FÉTICHES

- Expérience, aventure, voyage, l'écriture inaugure une autre façon de voir des territoires, qui deviennent alors autant de fétiches proches ou lointains.
- Par sa langue claire et précise, *Territoires Fétiches* provoque une nouvelle perception de « la débauche du monde ».

POÉSIE

LES HERBES ROUGES  
ou l'écriture fait la littérature

POÉSIE

## André Marquis NUL VIEUX CHÂTEAU

- Les poèmes en vers et en prose de *Nul vieux château* évoquent d'étranges sensations, celles d'amoureux farouches qui fabulent sur leur passé et qui craignent l'avenir.
- Sorte d'agenda de survie, ce livre d'André Marquis possède un ton et un rythme inimitables.

102 pages - 14,95\$

ANDRÉ MARQUIS  
NUL VIEUX CHÂTEAU  
LES HERBES ROUGES / POÉSIE



**L** le plaisir des Livres

FRANÇOIS BARCELO ET ANNE-MARIE ALONZO

# Satire gaspésienne et style pharaonique



**Jean BASILE**

Lettrés  
▲ québécoises

CETTE SEMAINE, je vais parler de deux livres très différents. Le premier tient de la bonne vieille tradition du roman de moeurs satirique. C'est *Je vous ai vue, Marie*, de François Barcelo. Le second, *L'Immuable* d'Anne-Marie Alonzo, relève de l'avant-garde littéraire féministe, et pas de la meilleure.

François Barcelo écrit beaucoup, même un peu trop. Mais il aime regarder le monde à travers des lunettes résolument ironiques. Il trouve qu'il y a beaucoup de choses à redire sur notre petit monde. Un bon prétexte et le voilà parti. Cette fois, il s'agit d'un miracle. La vierge est apparue à un certain Agarie Meunier qui habite à Notre-Dame-des-Roses, près de Rimouski.

L'apparition n'est pas commune. Quand elle apparaît, la vierge montre son derrière. C'est un Fatima nouveau genre et parfaitement

adapté à notre époque rebutante. « Il n'en fallut pas plus pour que convergent sur Notre-Dame-des-Roses des croyants devenus sceptiques ainsi que des agnostiques prêts à tout croire », écrit l'auteur.

En tous cas, c'est la mine d'or pour un romancier d'observation comme François Barcelo. Il nous trace cent portraits plus extravagants les uns que les autres. Il y a des journalistes et des hommes politiques, des policiers et des curés, un sculpteur nazi, le pape même et une jeune punk qui n'aurait pas détesté Queneau... Bien entendu, la satire n'est pas gratuite. François Barcelo profite de tous et de tout pour dénoncer la méchanceté, la laideur, la bêtise, tout en faisant rire ses lecteurs.

Il ne faudrait pas croire que l'ironie du romancier manque de tendresse. Son personnage principal, Agarie Meunier, est un petit vieux délicieux et, quand il se laissera aller à quelque geste indélicat — un meurtre par exemple —, son créateur l'excusera du mieux qu'il peut.

Le genre qu'a choisi d'illustrer François Barcelo a été un grand genre autrefois, quand la société était moins permissive et que le rire



et le carnaval excusait tout. On le considère aujourd'hui avec un peu de mépris. On a tort, du moins quand il s'agit de ce romancier qui a toujours de la verve, de l'invention et dont les personnages sont toujours bien vus, bien campés et attachants.



Tout le monde sait qu'Anne-Marie Alonzo se déplace en chaise roulante. Qu'elle appelle son nouveau livre *L'Immuable* a pourtant quelque chose de surprenant car Anne-Marie Alonzo n'est pas immobile du tout si on en juge par ses activités à Laval. Outre qu'elle écrit beaucoup, elle anime une revue souvent stimulante, *Trois*, fait de l'édition, organise des colloques. Mais, bien sûr, il ne s'agit pas de cette mobilité-là. L'écrivain a voulu parler de son corps intime, plus paralysé encore que l'autre. Elle vit, nous dit-elle, dans un univers « cuir-et-chrome ». C'est également un univers féminin puisque toutes les lettres, qui composent cet ouvrage, sont adressées à des femmes connues ou inconnues. Anne-Marie Alonzo n'écrit jamais aux hommes.

Cloutier, Paul-Marie Lapointe, Gaston Miron et Jean-Guy Pilon.

Et même si ce livre paraît onze ans après le colloque, ne doutons pas de la pertinence de ces textes. Par exemple, lisons une phrase de Benoît Lacroix à propos du poème-affiche *Speak White* de Michèle Lalonde. M. Lacroix écrit que le poème de Lalonde est « l'affirmation implicite que la culture est meilleure et plus apte à définir et à nourrir un peuple que l'argent et l'appareil publicitaire mis à son service ».

Cette phrase et quelques autres autour de la poésie de l'Hexagone nous rappellent que les poètes furent les premiers, dans les années 1950, à définir l'identité québécoise. Est-ce que nos hommes politiques, ceux qui forment la Commission parlementaire sur l'avenir du Québec, s'en souviennent ?

## Des mots pour rêver

**DES MOTS POUR RÊVER**  
Anthologie de poésie québécoise  
Louise Blouin  
Pierre Tisseyre/  
Écrits des Forges, 1990.

**LA POÉSIE DE L'HEXAGONE**  
Collectif L'Hexagone  
246 pages, 1990.



**Jean ROYER**

Poésies  
▲ Poésies

SIGNES de la maturité d'une institution, voici une anthologie de poésie pour les jeunes et un collectif étudiant le premier quart-de-siècle des Éditions de l'Hexagone, maison dans laquelle est née ce qu'on appelle aujourd'hui la poésie québécoise.

L'éditeur Pierre Tisseyre a eu tort de qualifier l'ouvrage de Louise Blouin d'« Anthologie de poésie québécoise ». La globalité du titre cache un choix éditorial plus modeste : il s'agit en effet de vingt poètes ayant publié aux Écrits des Forges. Il aurait été plus honnête de donner au livre le sous-titre de « Vingt poètes québécois ».

L'entreprise de Louise Blouin est intéressante, tant par la qualité de ses choix que par la pédagogie de l'approche. Réunie à l'intention des jeunes lecteurs dans la collection « Conquêtes » chez Pierre Tisseyre, l'anthologie propose des textes qui correspondent aux préoccupations actuelles des jeunes et surtout hanteront leur imagination. La ville, le quotidien, mais aussi le social et le politique, l'éthique, la peur et la maladie, la solitude et la mort sont autant de thèmes abordés dans les oeuvres de Claude Beausoleil, Yves Boisvert, Nicole Brossard, Lucien Francoeur, Madeleine Gagnon, Rina Lasnier, Hélène Monette, Alphonse Piché, Bernard Pozier, Elise Turcotte et d'une dizaine d'autres poètes.

Mais ce qu'on apprécie encore plus dans le travail de Louise Blouin, c'est la qualité de son texte de présentation, attentif à la capacité de compréhension du jeune lecteur, à son vocabulaire, à son rapport au langage.

Il est vrai que Louise Blouin, en plus d'enseigner, est responsable de la production aux Écrits des Forges et reste constamment en rapport avec le langage de la poésie. Mais rarement lit-on un texte aussi heureusement pédagogique, qui risque d'amener les jeunes lecteurs à apprivoiser ce langage.

Après avoir comparé le poème au vidéo-clip, Mme Blouin écrit : « Dans la société contemporaine, où informations, publicités et nouveaux éléments nous happent et nous submergent, la poésie permet d'accéder en peu de temps à une réflexion et à un dévoilement de l'émotion. L'intérêt du poème, c'est son inscription insidieuse dans notre imaginaire. On a l'impression de ne rien saisir, puis un vers revient, lancinant, au moment le plus inattendu... ».

« La poésie nous traverse comme un éclair et comme l'inutile », écrit Mme Blouin. Les meilleurs textes lancent une flèche au coeur, sans détour, et savent surprendre. Les poètes n'expliquent pas les émotions, mais ils sont des lasers qui veulent éblouir pour nous faire plonger dans l'essentiel. Dans la poésie, le superflu n'existe pas ».

Quant au collectif intitulé *La poésie de l'Hexagone*, il réunit une vingtaine de communications d'un colloque organisé à l'Université de Toronto en 1979 par Cécile Cloutier et Ben Shek. On y étudie la place de l'Hexagone dans l'histoire littéraire, son rôle et l'évolution de sa politique éditoriale, son rayonnement et sa structure d'accueil, depuis sa fondation en 1953.

D'autres textes, qui forment une suite d'essais remarquables de France Théoret, Joseph Bonenfant, Nicole Brossard et Louky Bersianik, examinent les rapports de « la femme et l'Hexagone ».

Enfin, une dizaine d'études sont consacrées à des poètes particuliers. On notera avec intérêt les textes concernant les oeuvres de Cécile

### Une femme de chair et de sang



Sans doute Marguerite Yourcenar, qui n'aimait guère les curiosités d'ordre « privé », eût-elle été troublée par la superbe biographie qu'a écrite Josyane Savigneau.

François Nourissier, *Le Figaro*

Josyane Savigneau sera au Québec du 5 au 9 novembre 1990.

EN VENTE DANS TOUTES LES LIBRAIRIES, 546P. 39,95\$

# LA VIE DE YVES MONTAND

Hervé Hamon  
Patrick Rotman

## Tu vois, je n'ai pas oublié

636 pages / 37,95 \$

SEUIL / FAYARD

Une biographie et une autobiographie en un seul volume.

SEUIL / FAYARD

**LOGIQUES LA VIE MODERNE**

120 p. 14,95\$

**L'ABUS SEXUEL**  
L'INTERVENTION

**L'ABUS SEXUEL L'intervention**  
par Pierre Foucault  
préface d'André Rufin,  
juge à la Chambre de la Jeunesse

**Qu'est-ce que l'abus sexuel? Qui sont les victimes? Comment doit-on intervenir? Pour les parents, les éducateurs, les intervenants.**

342 p. 24,95\$

**ORDINATEUR, ENSEIGNEMENT ET APPRENTISSAGE**  
sous la direction de Gilles Fortier

**« Permet de mieux comprendre le monde informatique et débroussailler la jungle des informations. » Gilles Pilon, Journal de Montréal**

125 p. 12,95\$

**VIVRE DU LOGICIEL**  
par Louis-Philippe Hébert, Mc Michel Racicot et Yves Leclerc

**« Alliant judicieusement didactisme et pragmatisme, les auteurs présentent les caractéristiques de l'industrie et du marché. » Rudy Le Cours, La Presse.**

243 p. 24,95\$

**PÉDAGOGIE DU JEU**  
JOUER POUR APPRENDRE

par Nicole De Grandmont

**« L'auteure, partisane de la pédagogie du jeu, nous aide à comprendre cette approche qui se veut respectueuse du libre choix de l'élève, de ses besoins ainsi que de son rythme d'apprentissage. » Apprentissage et socialisation**

En vente partout et chez LOGIDISQUE Inc.  
1225, de Condé, Montréal QC H3K 2E4  
(514) 933-2225 FAX: (514) 933-2182

Aidez l'UNICEF à aider les enfants

Achetez les cartes et les cadeaux de l'UNICEF

Contactez UNICEF Canada 443 Mt. Pleasant Rd. Toronto, Ont. M4S 2L8 Téléphone (416) 482-4444 OU appelez sans frais au 1-800-268-6364 (Téléphone 599)

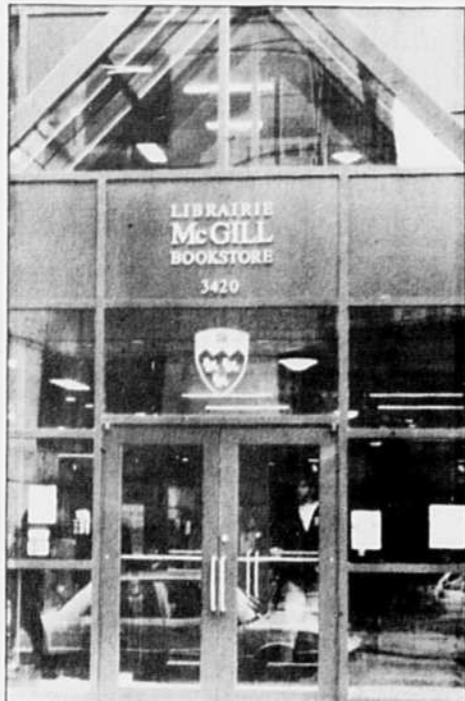
# Les librairies anglophones de Montréal

Paule des Rivières

CERVANTES et Tolstoï, se riant des contes, se côtoient solennellement dans la langue de Shakespeare. D'un rayon à l'autre, beaucoup d'espace, tellement que les libraires manquent de livres. La plus grande surface libraire en ville, 32,000 pieds carrés. Une musique de Schubert achève de nous faire oublier la frénésie du centre-ville, à deux pas. Nous sommes à la nouvelle librairie McGill.

Cette librairie est la dernière-née d'une série de librairies anglaises qui ont ouvert leurs portes ces dernières années. Qui dit que la communauté anglaise se meurt? La fermeture des librairies Classics avait laissé un vide dans le centre-ville. Il est aujourd'hui amplement comblé, notamment par Lexis sur Peel, et Prospero, un bijou qui tient bon parmi les commerces malades du cours Mont-Royal. Plus à l'est, sur la rue Duluth, Ficciones (en hommage à Borges) s'impose déjà en littérature étrangère. Son propriétaire, Bill Dodge, se place dans la tradition du Shakespeare & Co., que l'Américaine Sylvia Beach avait fondé à Paris dans l'entre-deux guerres, chez qui se retrouvait la communauté étrangère. C'est à l'audacieuse Sylvia Beach que l'on doit la première impression d'Ulysse, rejeté partout ailleurs. Ficciones publie son premier ouvrage ce mois-ci.

Ces nouveaux commerces s'ajoutent à des librairies déjà bien établies, dont Paragraphe, qui vient de faire peau neuve en s'équipant d'un éclairage plus doux qui favorise la lecture. Vers l'ouest, sur la rue Greene à Westmount, Double Hook ne tient que des livres canadiens et incarne un certain nationalisme canadien. Une des deux propriétaires, Judy Mappen, une Torontoise qui a marié un Montréalais, voit les deux solitudes se rapprocher depuis l'ouverture du magasin en 1974: « Plus de livres sont traduits dans l'autre langue ». Et un nombre croissant de Québécois de langue française fréquentent



A la nouvelle librairie McGill, Cervantes côtoie Tolstoï.



Sur la rue Duluth, Ficciones s'impose déjà en littérature étrangère.



Rue Greene à Westmount, Double Hook ne tient que des livres canadiens et incarne un certain nationalisme canadien.

Double Hook pour y acheter des auteurs canadiens non traduits. Elle tient Gabrielle Roy, Michel Tremblay, Roch Carrier et quelques autres en français et en anglais.

Pour la touche britannique, il faut aller chez Ogilvy, où Avenue Bookshop s'est installé lorsque le magasin a divisé ses planchers en boutiques et commerces indépendants. À cet endroit, beaucoup de livres de luxe, qui trônent sûrement sur les tables à café des chaumières de Westmount.

Ces librairies font partie d'un réseau d'une vingtaine à Montréal. Aucune ne roule sur l'or, quel libraire peut réclamer un statut de millionnaire, mais elles tiennent toutes bon

et commencent à faire mentir la rumeur qu'il faut aller à Toronto ou New York pour trouver les derniers titres en langue anglaise.

Chez Paragraphe, la moitié de la clientèle est francophone. « Il y a des livres qui ne sont pas traduits et il y en a qui coûtent beaucoup plus chers en français », note Robert King, en se rappelant que Gerald Godin lui a déjà demandé des livres sur Franklin D. Roosevelt. M. King assure que ses ventes n'ont pas souffert, du moins jusqu'à présent, de l'arrivée de la librairie McGill. Au contraire, ce coin du centre-ville devient un quartier de librairies où les gens peuvent

bouquiner d'un endroit à l'autre. Ceci dit, il faudrait être bien peu perspicace pour ne pas flairer le vent de la concurrence. Mais il y a quelque chose de touchant dans la décision d'afficher d'abord et avant tout une solidarité.

La librairie McGill n'est pas tout à fait nouvelle. Elle existe depuis 40 ans! Mais jusqu'à cette année, c'est tout juste si elle ne se cachait pas. Elle s'adressait aux étudiants exclusivement et faisait relâche le samedi. Plus maintenant. Et elle est bien en vue, sur McTavish, juste au nord de Sherbrooke.

Même si elle est indépendante, la librairie McGill a un net avantage sur ses concurrents

puisque l'Université s'engage à effacer les dettes que la librairie contracterait annuellement! En revanche l'Université interdit à la librairie de recourir à la publicité, par crainte d'être accusée de concurrence déloyale. Résultat? La sprinteuse olympique canadienne Angela Issajenko, dont les révélations sur l'utilisation des stéroïdes ont marqué un tournant dans les travaux de la Commission Dubin, était à la librairie McGill récemment, pour dédicacer son livre, *Running Risk*.

« Pauvre Angela, il n'y avait pas un chat. Je me sentais mal pour elle », se rappelle George Franks, assistant gérant.

La librairie McGill mise sur « la qualité universitaire » et offre notamment une bonne sélection en philosophie et en économie, que d'autres jugeraient trop casse-cou. En fait, il y a un peu de tout sur les étagères: un peu de littérature pour enfants, un peu de littérature voyages — et aussi une mini-agence de voyage à l'intérieur de la librairie —, un peu de livres d'art, quelques disques, quelques livres de cuisine. La librairie a deux atouts, la collection Dover, des réimpressions à prix abordables des meilleurs livres universitaires, et la meilleure collection Penguin en ville (« la meilleure à l'est de Toronto précise M. Franks »).

Contrairement à la librairie de l'Université de Toronto, qui loge dans un immeuble historique et où un clou ne peut être posé sans obtenir au préalable 15 autorisations, l'équipe de McGill a participé à la conception de l'édifice, tout neuf, bien éclairé et spacieux et s'intégrant plutôt bien dans l'environnement.

Les affaires n'ont pas été mirobolantes depuis l'ouverture en juin mais il est trop tôt pour conclure quoi que ce soit. Il est clair cependant que n'était-ce des ventes de chandails et sacs-à-dos marqués de la griffe McGill, qui occupent une bonne partie du premier plancher, « nous n'existerions tout simplement pas ». « C'est avec ces ventes que nous faisons notre argent ».

**RAPPORTEZ-LES!**

Moi, je récupère

FONDS QUÉBÉCOIS DE RÉCUPÉRATION

CONSIGNÉE 54 QUÉBEC

**LA REVUE LIBERTÉ**

Collectif

Tenu à la Sorbonne en novembre 1987, sous la direction de Madeleine Ducrocq-Poirier, voici réunies les actes du Colloque consacré à la revue *Liberté* et organisé par le Centre international d'études francophones.

102 pages 15,95\$

• L'Hexagone / ESSAIS

**Revue STOP**

nouvelles récits et contes

• Tribune privilégiée pour les auteurs en prose - du récit le plus traditionnel au délire le plus inclassable - la Revue STOP cherche à favoriser une écriture inventive, libre et non censurée.

• Participez au Concours BELLE GUEULE de nouvelles 1991: un 1<sup>er</sup> prix de 1,000\$. Vous trouverez les règlements du concours dans la Revue STOP...

**OFFRE D'ABONNEMENT**

En vous abonnant pour un an, vous recevez le dernier numéro de STOP. En vous abonnant pour deux ans, vous recevez les deux derniers numéros.

Je désire m'abonner pour:

1 an/4 n <sup>os</sup>	2 ans/8 n <sup>os</sup>	<input type="checkbox"/> Mandat-poste
Individu <input type="checkbox"/> 18\$ <input type="checkbox"/> 32\$	<input type="checkbox"/> 32\$ <input type="checkbox"/> 50\$	<input type="checkbox"/> Chèque
Institution <input type="checkbox"/> 28\$ <input type="checkbox"/> 50\$	<input type="checkbox"/> 50\$ <input type="checkbox"/> 60\$	<input type="checkbox"/> Visa
Étranger <input type="checkbox"/> 35\$ <input type="checkbox"/> 60\$	<input type="checkbox"/> 60\$ <input type="checkbox"/> 80\$	<input type="checkbox"/> MasterCard

N<sup>o</sup> de carte \_\_\_\_\_ Expiration \_\_\_\_\_

Signature \_\_\_\_\_

Nom \_\_\_\_\_

Adresse \_\_\_\_\_

Ville/Prov. \_\_\_\_\_

Code Postal \_\_\_\_\_ Tél. \_\_\_\_\_

À: Revue STOP C.P. 983, Succ. C Montréal Qc. H2L 4V2



Antonio D'Alfonso

PHOTO JACQUES GRENIER

◆ **D'Alfonso**

l'ambiguïté du Je dans cette langue. Le chapitre de la messe des morts, qui évoque l'avortement et le suicide, s'est écrit d'abord en latin. Évidemment, le roman est publié en français, mais l'auteur n'a pas fait disparaître toutes les traces des autres écritures.

Car le roman d'Antonio D'Alfonso est celui d'un apprentissage social, il raconte la traversée d'un monde italien à un monde québécois.

« J'ai tenté de comprendre ce qui se passe dans cette traversée, mais la création d'une identité est un phénomène très complexe qu'on ne comprendra qu'à la fin de son œuvre, quand j'aurai écrit d'autres romans jusqu'à ne plus parler de moi mais de l'autre.

« Pour l'instant, je suis déchiré. (Un long silence.) Dans quel sens? La réponse est politique. Je ne vais pas m'embarquer dans ce sujet. Je ne pense pas que la politique puisse aller avec l'art. Le roman me permet justement de ne pas entrer dans la politique. Je veux éviter cela, car la politique a tué beaucoup d'écrivains.

« Il faut comprendre qu'on vit au Québec comme en Italie et ailleurs dans le monde cette traversée des cultures: on sort d'une culture pour entrer dans une autre. C'est ce qui m'intéresse comme romancier: ce qui se produit au moment où je sors de ma famille italienne pour entrer dans ma famille québécoise.

« Le côté québécois, il faut que je l'analyse. Je vais toujours être un Italien. Je ne peux pas faire autrement. Ce n'est pas parce que j'écris en français que je suis autre. Ce qui est important pour moi, c'est d'écrire ici et maintenant. Je suis né ici et je dois écrire ce que je vis, faire du Québec le monde.

« Si on colle une étiquette politique à ce que je fais, je pense que je vais

arrêter d'écrire. J'écris déjà en plusieurs langues et quand le Canada anglais m'a poussé à n'écrire qu'en anglais, j'ai cessé d'écrire en anglais. Si on me pousse à n'écrire qu'en français, je vais arrêter d'écrire en français, je vais écrire en italien, je vais aller m'enfermer dans mon ghetto.

« Écrire, pour moi, est un geste ultime, apolitique, qui n'a rien à voir avec la société. On doit décrire la société, mais on ne doit pas être enfermé par elle, comme écrivain. Ma traversée est vraiment géographique et temporelle: je veux tenter de regarder les gens, mais non pas avec des lunettes foncées qui me feraient voir que tout le monde est jaune, rouge ou vert. Si on me pousse dans une définition, je vais arrêter d'écrire.

« Il faut éviter de répéter ce qu'on a fait à des gens comme Gauvreau et Aquin. Sa violence verbale, Gauvreau l'a dirigée contre le Québec aussi. Dans *Les oranges sont vertes*, les fusils éclatent vers les spectateurs. Il nous a dit: tu me pousse. De même, on a essayé de faire d'Aquin quelqu'un qu'il n'était pas complètement. Le suicide est ce qui m'effraie le plus. Je m'aperçois que j'ai deux chapitres sur le suicide, dans mon roman. Le suicide hante notre histoire littéraire, qu'on se suicide moralement ou physiquement, comme Nelligan et Aquin, ou qu'on soit confiné au silence, comme Saint-Denis-Garneau...

« Arrêtons de faire de l'écrivain un emblème politique. Je pense que c'est la plus grave erreur du Québec, en ce moment. Pour l'écrivain, c'est sa conscience qui compte. Je suis tout à fait contre le rôle romantique de l'écrivain. L'artiste doit être un héros de la grâce.»

**Colloque des écrivains**

**La Place de la littérature dans l'éducation**

(Auberge Mont-Gabriel)

**le samedi 3 novembre 1990**

<b>9 heures 30</b> Conférence inaugurale M. Jean Larose	<b>11 heures</b> Littérature et héritage culturel Participants: Mme France Boisvert M. Michel Gaulin M. Bruno Roy
<b>14 heures</b> Enseignement de la littérature / lecture / écriture Participants: M. Noël Audet M. Robert Baillie	<b>16 heures</b> La Bibliothèque scolaire idéale Participants: Mme Marie-Andrée Beaudet Mme Francine D'Amour M. Gabriel-Pierre Ouellette

*Ce colloque est ouvert à tous les écrivains ainsi qu'au grand public*

Un autobus est notifié

Départ: Montréal/Mont-Gabriel — en face du 1600, rue Berri, à 8 heures, arrêt au Métro Villa-Maria, à 8 heures 15.

Retour: vers 22 heures 30

R.S.V.P. avant le 31 octobre (514) 526-6653

Réservation de chambres: (514) 861-2852

Ce colloque est organisé par l'Académie canadienne-française, l'Association des écrivains acadiens, le Centre québécois du P.E.N international, la Société des écrivains canadiens, et l'Union des écrivains et écrivains québécois.

**Renseignements: (514) 526-6653**

**Décès de Norge**

BRUXELLES (AFP) — Le poète belge Norge est décédé à l'âge de 92 ans. Auteur d'une quarantaine de recueils de poésies dont certaines ont été chantées par l'actrice française Jeanne Moreau, Norge (pseudonyme de Georges Mogin) vivait en France depuis de nombreuses années.

Son dernier ouvrage, *Le stupéfiant*, avait été publié en 1988. Il était entré en littérature en 1923 avec la publication de « vingt sept poèmes incertains ». Son œuvre poétique originale, et marquée par un profond sens de l'humour, a parfois été comparée à celle du poète français Jacques Prévert. Elle avait été couronnée par plusieurs prix.

**MANGER MIEUX — C'EST MEILLEUR**

PARTICIPATION

**L** le plaisir des Livres

# N'est pas Sagan qui veut...

**LA NUIT DES MASQUES**  
Marc Lambron  
Flammarion, Paris,  
1990, 263 pages.



**Lisette MORIN**  
Le feuilletton

N'EST PAS SAGAN qui veut, hélas ! Et celui qui vient de puiser dans le même vivier les crustacés durs, et devenus rares, espèce menacée d'extinction, que sont les bourgeois rentés, devrait le savoir mieux que personne. Ne tente-t-il pas, de semaine en semaine, de décoriquer d'autres spécimens du monde romanesque où il baigne, celui du village parisien ?

En fait, la dernière fois que je lus Marc Lambron, c'était dans Le Point où il rendait compte, assez fielleusement, de la biographie que Josyane Savigneau, sa collègue du journal Le Monde, vient de consacrer à Marguerite Yourcenar. Il faut dire que l'univers cosmique, et innombrable, de la souveraine de Petite-Plaisance est à des années lumière de la minuscule galaxie où tournoient, en s'agitant beaucoup pour faire croire qu'elles existent, les étoiles pâles de *La nuit des masques*.

Bien qu'il les décrive avec exactitude, qu'il utilise pour ce faire une langue polie, affinée par des contacts sans doute répétés avec ces maîtres en fourberie amoureuse que sont Laclos, Marivaux, Crébillon fils et Roger Vailland, Marc Lambron n'atteint pas à la grâce, si naturelle, de Françoise, et surtout pas à jouer une petite musique qui lui serait propre.

Ses deux trentenaires, jouisseurs, jouant la Merteuil et son Valmont, pour une Cécile qui a depuis longtemps été déniaisée, dans la comédie des erreurs (on cite beaucoup les auteurs immortels, dans le roman de Lambron, de Shakespeare à François Mauriac) ne sont pas parvenus à séduire la lectrice qui en a, il faut l'avouer vulgairement, ras-le-bol des romanciers dits bien parisiens. Elle est, cette lectrice fatiguée, tout à fait d'accord avec Jacques Godbout qui, tout récemment, s'affligeait de constater que « tout se passe comme si le territoire du roman français, depuis la décolonisation, s'était rétréci jusqu'à n'être plus que celui du lit ».

Or donc, une certaine Nathalie et un certain François, fastueusement installés dans la vie grâce à leurs parents fortunés, concluent un pacte aux termes duquel le prénomé François séduira Sylvia, une comédienne déjà célèbre, qui joue *La nuit et le moment*, de Crébillon fils. Pour ceux et celles, et j'en suis, qui ne connaîtraient que de réputation cet auteur, le romancier nous rappelle qu'en un acte, *La nuit et le moment*, exposait le dialogue de deux roués qui dans une chambre s'affrontent jusqu'à l'aube.

Nathalie, qui joue, elle, l'entremetteuse, « retrouvait sur le scène le tableau de ses propres nuits. Combien de fois avait-elle été, au Trémoy (c'est le petit château de vacances



Marc Lambron

de la riche héritière), cette marquise déchaussée qui faisait la moue aux hommes et n'avait de cesse qu'ils basculent dans son lit ? N'était-elle que le reflet d'un langage perdu, le personnage d'un dialogue écrit deux siècles plus tôt ?

La citation n'a pas été choisie au hasard : elle condense tout l'esprit XVIIIe siècle du roman de Lambron. Cette Cidalise et ce Clitandre se sont échappés d'une gravure de Boucher, ont emprunté les frusques XXe siècle pour se livrer à des ébats, souvent languissants, entre la rue Fortuny (la bien nommée, du nom du couturier qui taillait de si belles robes), les grands et petits hôtels, à Paris, au bord du Lac de Garde, et même à New York, ce qui permet à celui qui les traque de belles pages, fort bien léchées, sur les villas italiennes et les belles avenues de Manhattan.

Il faut rendre à Lambron ce qui lui revient; quand il se livre à la critique de moeurs, il trouve de très bonnes formules : « La bourgeoisie de Paris a le talent particulier de rendre ses filles naises, puis tristes — ce qui avec le temps forge des esseulées convenables ». (...) « Une femme de trente ans, sans mari, sans enfant, c'est une résistante. Ici Londres, les Françaises parlent aux Français ». De plus toujours grâce à ses maîtres, l'auteur de *La nuit des masques* nous rappelle de bons mots trop oubliés. Dont, en exergue au chapitre II, de Jean-Jacques Rousseau, tirée de *Lettre à d'Alembert*, cette observation cynique : « Car ce sexe plus faible, hors d'état de prendre notre manière de vivre trop pénible pour lui, nous force de prendre la sienne, trop molle pour nous, et ne voulant plus souffrir de séparation faute de pouvoir se rendre hommes,

les femmes nous rendent femmes ».

Quand il ne s'échine pas à gagner le pari que lui impose celle qui deviendra, aux dernières pages, sa vraie compagne, ce François rentre chez lui à l'aube et noircit du papier. Car, j'ai omis ce « détail », il est aussi romancier. « L'écriture le redressait comme un tuteur. Il retrouvait l'ironie, cette politesse des échoués. (...) Une nostalgie brutale l'habitait. Il s'essayait sur la longueur, dévidait des souvenirs, risquait des définitions. Il étouffait Sylvia sous la couverture des mots. Elle lui avait légué une émotion. (...) Il la noyait sous le souvenir des autres. Il entrait dans l'obsession française ».

L'obsession française. Tout est dit. On ne peut mieux définir les sujets préférés des romanciers dits bien parisiens. Rien à ajouter.

## La rentrée vlb ROMANS

**Francine Noël**  
**BABEL, PRISE DEUX**  
ou nous avons tous découvert l'Amérique  
Un roman stimulant qui nous plonge à nouveau dans l'univers si original de Francine Noël, avec ses personnages attachants, ses situations parfois dramatiques, parfois cocasses. Un roman d'une grande lucidité face aux événements sociaux qui nous questionnent jour après jour, par l'auteur de *Maryse et de Myriam première*.  
412 pages — 22,95 \$

**Anne Dandurand**  
**UN CŒUR QUI CRAQUE**  
Dans ce « journal imaginaire », son premier roman, Anne Dandurand, qui n'est pas une novice dans le domaine de l'écriture, met en scène une fille au cœur gros comme la terre, en mal d'amour et d'affection. « Un vent de délinquance amoureuse. »  
Geneviève Picard, *Elle-Québec*.  
136 pages — 14,95 \$

**Antonio d'Alfonso**  
**AVRIL OU L'ANTI-PASSION**  
Les réflexions d'un Néo-Québécois sur la langue, l'amitié, l'amour, la famille. Un premier roman dépaysant, d'une rare tendresse. « Antonio D'Alfonso vient de faire une entrée remarquable dans le monde des lettres. Vraiment, un petit chef-d'oeuvre. »  
Jean Basile, *Le Devoir*  
200 pages — 16,95 \$

**Marie-Françoise Taggart**  
**PAYE-MOI UNE BOUFFE, POÈTE!**  
Catherine, jeune prostituée de seize ans, décide de couper court avec le « milieu ». Elle rencontre l'écrivain Frédéric, romancier très en vue, et s'installe chez lui pour y refaire sa vie. Un premier roman haut en couleur et en rebondissements.  
176 pages — 15,95 \$

## ESSAIS

**Pierre Fournier**  
**AUTOPSIE DU LAC MEECH L'INDÉPENDANCE EST-ELLE INÉVITABLE ?**  
Un essai remarquable, le premier du genre depuis l'échec de l'Accord, qui tente de démontrer que, contrairement à l'opinion véhiculée par le gouvernement actuel et la plupart des analystes, l'Accord du Lac Meech ne constituait pas un « compromis acceptable. »  
218 pages — 16,95 \$

**Jean-Marc Piotte**  
**SENS ET POLITIQUE**  
Pour en finir avec de grands désarrois  
Un retour aux sources du marxisme pour mieux amorcer la réflexion nécessaire sur les grands théoriciens du changement social. Un ouvrage attendu qui critique les penseurs du post-modernisme, de l'« ère du vide » et du « déclin de l'empire américain » et qui nous invite à renouer avec les valeurs de la Révolution française.  
190 pages — 16,95 \$

**Michel Dorais**  
**LES LENDEMAINS DE LA RÉVOLUTION SEXUELLE**  
Dépeignant l'évolution des moeurs des dernières décennies, l'auteur dévoile les mythes et les paradoxes de ce qu'on a appelé la libération sexuelle, tout en appelant à une révolution « deuxième vague » où l'invitée oubliée — la tendresse — serait, cette fois-ci, de la fête.  
248 pages (format poche) — 10,95 \$

**Michel Guay**  
**LES PREMIÈRES CIVILISATIONS**  
Un ouvrage passionnant dans lequel l'auteur remonte aux origines de l'Homme, il y a plusieurs millions d'années, pour ensuite nous entraîner dans le monde de la Préhistoire et des premières civilisations du Proche-Orient.  
263 pages — 16,95 \$

Jean-François LISÉE  
**CARREFOURS AMÉRIQUE**

408 pages - 24,95\$



**JEAN-FRANÇOIS LISÉE**  
**CARREFOURS AMÉRIQUE**



COLLECTION PAPIERS COLLÉS/BORÉAL

TAXER LES LIVRES C'EST IMPOSER L'IGNORANCE

**BORÉAL**

Après Dans l'œil de l'aigle, Jean-François Lisée nous invite au carrefour des tendances qui portent la société américaine et préfigurent les dilemmes auxquels les Québécois seront confrontés.

**Les Belles Rencontres de la librairie HERMÈS**

Aujourd'hui 27 octobre de 14h à 16h  
**MICHELINE LA FRANCE**  
Le talent d'Achille  
Boréal

Vendredi 2 novembre de 18h à 20h  
**ANDRÉE FERRETTI**  
la vie partisane  
l'Hexagone

Vendredi 9 novembre de 18h à 20h  
**YVES PRÉFONTAINE**  
Parole tenue  
l'Hexagone

Samedi 10 novembre de 14h à 16h  
**YVES MICHAUD**  
La folie du vin  
LIBRE EXPRESSION

Mercredi 14 novembre de 17h à 19h  
**CHRISTIANE OLIVIER**  
Filles d'Ève  
Psychologie et sexualité féminine  
DENOËL

de 9h à 23h30  
362 jours par année

1120, ave. Laurier ouest  
outremont, montréal  
tél.: 274-3669

**L** le plaisir des  
**Livres**

# Le retour de la cucurbitacée

## LES BEDES

LA DIMENSION POZNAVE 1  
Nikita Mandryka  
Editions Dupuis, Paris.

Pierre Lefebvre

QUI aurait pu prévoir en 1970 que le « Concombre masqué » serait un jour publié chez Dupuis et prépublié de surcroît dans le journal de Spirou ? Personne n'aurait parié une pareille chose à coup sûr, surtout si on se souvient qu'en 1972 Nikita Mandryka claqua la porte de Pilote, dirigé alors par René Goscinny, parce qu'il ne lui semblait plus possible de s'exprimer librement dans ce lieu, qui était tout de même à l'époque le plus ouvert des magazines de B.D. européens de langue française.

Enfin, autre temps autres moeurs, c'est aujourd'hui la maison belge qui nous transmet les doux délires de cet auteur français d'origine russe.

La Dimension Poznave s'annonce comme une espèce de « tout ce que vous avez toujours voulu savoir sur le Concombre masqué sans jamais avoir osé le demander. » Qui est-il ? D'où vient-il ? et bien d'autres questions dans cet album, nous promet-on à l'endos du volume.

Qu'en est-il en réalité ? Les réponses sont du pur Mandryka, c'est-à-dire, des prétextes pour fabuler n'importe quoi. Ceux qui connaissent cette série retrouveront avec plaisir le désert du bout du monde et les cactus-blockhaus, demeure du concombre, ainsi que l'univers tordeur qui les entoure, là où, par exemple, le soleil se couche un peu plus tard pour terminer un chapitre, quand il ne souffre pas carrément d'insomnie.

Mais ce que nous apprenons ici, et ce en même temps que le concombre et son fidèle compagnon Chourave, c'est que cet univers tout entier fut inventé par deux savants, Albert Pozne et Jean-Paul Suave, qui, partant du principe : « tout ce qui existe est concevable, tout ce qui est concevable existe » conçoivent le fameux légume et son environnement, qui, tout à coup, émergent du néant. Voulu prouver au monde scientifique l'exactitude de leur travaux, ils organisent une expédition en vue de « découvrir » le Concombre masqué. Le Concombre lui-même, apprenant



par les informations à la télé qu'on s'apprête à le découvrir, entreprend d'aller à la rencontre des deux savants, histoire d'accélérer les choses et son passage à l'existence officielle.

Tout Mandryka est là, et en grande forme. Cela valait la peine d'attendre quelques années pour un nouveau Concombre. Le roi du non-sens français réussit encore à nous enchanter avec ses réveils-matin rouspéteurs ou ses téléviseurs déments, les objets inanimés n'existant pas chez lui (à moins d'être assoupi), chaque chose étant dotée de volonté, et d'un caractère propre, plus souvent qu'autrement grognon ou fantasque.

À la lecture de cet album m'est venu, pour la première fois, une impression de parenté entre le travail de Mandryka et la série *Philémon* de Fred. Le fait, bien sûr, que la découverte d'une dimension parallèle soit au centre de cet album (thème de prédilection chez Fred) m'y a un peu poussé, mais il n'y a pas que cela. Un passage comme celui du séjour au royaume des Pies à Glace est très près de l'esprit « fredien » et pourrait presque figurer dans un « Philémon » sans jurer par quoi que ce soit.

Mais si, chez Fred, la logique onirique conserve une certaine rigueur interne, celle de Mandryka en général est des plus débridées. Bien que son univers soit cohérent aucune loi, hormis celle d'absence de loi, semble y régir. La logique y est donc d'une élasticité à toute épreuve et es-

sentiellement ludique.

Cet album, et tout ceux de la série, sont tous autant que chacun des manières de carrousels nous entraînant de plus en plus profondément au cœur d'un jeu sans règle où aucunes pitreries n'est assez grosse pour nous faire décrocher et c'est complètement dépaycé que nous terminons notre lecture.

Quand à savoir si l'expédition atteint effectivement son but, il nous faudra être patient et attendre le tome 2.

\*\*\*

**BAYOU JOE**  
Chauzy  
Futuropolis 1990  
Collection 30X 40

Un vieux bluesman, pourtant grandiose, se refuse à enregistrer. « L'esprit du blues s'envole en studio, c'est ce qu'il dit toujours ». Contraint à tondre les bandes de gazon le long de l'autoroute locale pour subsister, il vit seul, avec sa femme, dans ce bayou du sud des États-Unis, d'où il ne sort pratiquement jamais. Seul ? C'est à voir, puisque l'accompagnement constamment les « esprits du Bayou », rimambelle de farfadets, lutins, gargouilles et autres monstres qui ne sont, bien sûr, pas visibles à l'ensemble du genre humain mais que quelques individus d'exception ont le privilège de percevoir.

Un soir, tout se gâte. Après un de ses rares concerts au bar de la plus proche localité, Joe est confronté à un producteur lui offrant 10 000 \$ pour un enregistrement puis par la

suite, assailli par deux *rednecks* musiciens et jaloux de l'intérêt que lui porte cette maison d'enregistrement où ils se sont cognés le nez. Un fan entreprenant et dévoué lui sauvera la mise et le persuadera même, par la suite, d'enregistrer un disque, dans les bayous eux-mêmes, puisqu'il abhorre les studios.

Au-delà de cette histoire à prime abord simplette, où les méchants sont méchants, les bons, bons, et les capitalistes capitalistes, Chauzy a réussi à nous livrer un album plaisant, léger malgré certaines scènes de violence, porté en grande partie par un dessin noir et blanc évocateur nous retraçant à tout coup dans cette atmosphère torride et humide du sud des États-Unis, que nous nous trouvons dans les bayous ou dans les rues de la ville. La capacité de ce dessinateur à suggérer autant l'ombre que la lumière, les inversant dans les scènes de nuit et du bayou, au point de nous donner l'impression d'avoir affaire à des images surexposées, est pour beaucoup dans la force d'impact de son trait large et gras, sans laquelle, je crois, l'album ne nous enchanterait pas autant.

On pourrait reprocher à Chauzy une certaine naïveté, voire une vision quelque peu cliché de l'artiste comme paria intrinsèque et rêveur, au milieu d'êtres surnaturels. Mais cet album échappe, malgré tout, grâce à son humour « sourire en coin » et sa grande qualité graphique, à la mièvrerie qui découle souvent de ce genre de propos.

# Un bon chasseur sachant chasser...

Louis-Gilles Francoeur

Paul-Louis Martin

## LA CHASSE AU QUÉBEC



Boréal

L'INFLATION, du moins littéraire, a du bon, surtout lorsqu'elle nous apporte un livre remanié, enrichi, affiné comme cette nouvelle édition de *La chasse au Québec* de Paul-Louis Martin, récemment réédité chez Boréal.

D'habitude, on ne parle pas des rééditions. Mais il est difficile de passer celle-là sous silence car voilà un livre qui a fait peau neuve par la facture et d'importants ajouts au niveau du contenu.

Cette histoire de la chasse au Québec a sûrement eu plus de succès que prévu lors de sa parution en 1980 si on se fie au nombre de textes, dessins et photographies dont l'auteur s'est enrichi en moins de 10 ans, donnant ainsi à son oeuvre une facture décidément plus achevée.

Même si la nouvelle version est beaucoup mieux illustrée au point que l'iconographie constitue en soi un motif d'intérêt, l'essentiel des ajouts provient de nouvelles sources documentaires. Cet enrichissement ne change cependant pas le propos ou la veine d'inspiration de l'oeuvre qui demeure un document ethnologique de valeur, comme l'affirmait dans ces pages Yvan Lamonde en 1980.

L'intérêt de ce livre réside essentiellement dans le fait qu'il porte en réalité un double regard sur la chasse au Québec.

D'abord, il regarde le phénomène du point de vue historique, en retraçant les principales pratiques cynégétiques, leurs origines sociales et leurs assises juridiques. On voit ainsi comment les premiers colons, de paysans français à qui toute chasse était interdite se sont mis à chasser à côté des seigneurs, obtenant ainsi une liberté qui a modelé jusqu'à la mentalité des premiers colons au point de devenir un des traits distinctifs de leurs cousins de France. L'arrivée des militaires britanniques a modifié le statut de plusieurs chasses, suscité de nouvelles pratiques dites « sportives » et surtout engendré la création d'institutions pour protéger le retour au système des privilèges, le fondement des « clubs privés » dont la disparition n'a pas 15 ans au Québec...

À cette histoire sociale de la chasse, l'auteur ajoute un portrait des principaux cheptels sauvages, de leur distribution et des pressions énormes dont ils ont été victimes de la part des chasseurs, de l'agriculture et des industries. Le modèle d'exploitation qui se dégage des 300 ans de récolte faunique au Québec est le suivant : « En premier lieu, une récolte directe ; en second lieu, une modification majeure de l'habitat ; en troisième lieu, une exploitation polyvalente extensive ». On croit voir les conclusions d'une étude environnementale sur le développement de la Baie James ou l'étude d'impacts prévisionnelle sur le projet Grande Baie!

Ce livre de Paul-Louis Martin est un des plus importants jalons de l'histoire environnementale du Québec parce qu'il porte un regard global sur la disparition ou l'aménagement des espèces animales par la chasse et le développement économique avec son cortège de destruction des habitats et sa pollution. Une destruction et une pollution souvent à la base du confort des bien pensants de l'environnement et des animalistes.

Ce livre met aussi à jour les racines socio-économiques de ces genres de coureurs des bois que nous avons tous dans le corps et qui ont empêché jusqu'à aujourd'hui la majorité des Québécois de sombrer dans les faux écologismes des anti-chasseurs.

Lui-même chasseur, Paul-Louis Martin demeure sans complaisance lorsqu'il trace le portrait des abus des premiers colons, trappeurs ou chasseurs commerciaux qui n'auraient peut-être pas survécu sans leur récolte soutenue des petits et grands gibiers. Les abus commis à cette époque sont des faits historiques de civilisation qu'on ne peut éluder dans notre quête d'un meilleur environnement. Mais la précision du portrait tracé dans ce livre aide à différencier les usages alimentaires des pratiques sociales (les villes se vidaient pour chasser la tourte et leur capture au filet servait notamment à nourrir les cochons!), des chasses commerciales plus ou moins liées à la traite des fourrures et les chasses sportives modernes, privées ou pas.

La précision du propos aide, au contraire, à déceler les genres, à expliquer et aussi à mesurer l'ampleur des problèmes. Ce livre n'est pas très étoffé sur les mesures de conservation contemporaines, ce qui n'est pas son propos, même si cela eût permis de comprendre dans bien des cas comment on a pu stopper le déclin de plusieurs espèces, voire à recréer dans certains cas des populations supérieures à celles d'autrefois (oies, caribous, etc.). Mais la richesse du passé qu'on découvre dans ce livre suffit à recommander sa lecture à tous les chasseurs et... anti-chasseurs de la province en espérant qu'il constituera l'amorce d'une histoire plus globale de l'environnement au Québec.

# L'histoire d'un empire industriel

**STEINBERG**  
Le démantèlement  
d'un empire familial  
Peter Hadekel et Ann Gibbon  
Libre Expression  
Montréal, 1990.

Claude Turcotte

• MÊME SI ses frères et lui empêchèrent plus de 76 millions \$ pour leurs actions, Arnold n'en éprouva pas moins un coup terrible et un sentiment de profonde tristesse que l'argent ne pouvait atténuer. Voilà une phrase attendrissante qui rappelle de belles envolées romanesques d'une certaine littérature juvénile. Le rapprochement est pourtant trompeur, car cette citation provient d'un livre racontant l'histoire vraie d'une bagarre titanessque qui s'est poursuivie pendant plusieurs années pour la conquête d'un empire industriel que tous les Québécois connaissent bien sous le nom de Steinberg.

Arnold était le neveu de Sam Steinberg et il avait déjà travaillé 35 ans dans cette entreprise familiale



Sam Steinberg

lorsqu'elle passa aux mains de Michel Gaucher. Le commun des mortels aura probablement de la difficulté à comprendre qu'on puisse être envahi d'un sentiment de tristesse en recevant des dizaines de millions de dollars, mais il s'agit d'une histoire hors du commun sur un thème néanmoins universel, celui du pouvoir et des tensions dans les relations familiales qui s'exacerbent avec l'importance de la fortune.

Sam Steinberg avait « le génie de deviner ce que voulait le client », rapportent ses biographes, deux journalistes anglophones qui ont ef-

fectué la couverture des événements tourmentés qui ont précédé la vente et le démantèlement de cet empire familial, bâti à partir d'un très modeste magasin établi par une mère émigrante pour assurer tant bien que mal la subsistance de la famille. Au moment de la vente, Steinberg avait 37 000 employés et un chiffre d'affaires de 4,5 milliards \$.

Poussé par sa mère qui croyait peu aux vertus de l'école, Sam n'avait que 14 ans lorsqu'il devint employé à plein temps du magasin maternel. Il s'imposa rapidement comme le leader; ses intuitions le servaient bien et son appétit de croissance était sans limites. Les magasins Steinberg, qui furent les premiers au Québec dans lesquels le client se servait lui-même en poussant son panier, vécurent leur âge d'or dans les années 50. Par exemple, il y avait en 1959 des projets de construction de 60 magasins en 36 mois. C'est au Québec que Steinberg a connu ses plus grands succès; il a subi en revanche un échec retentissant à Paris et des réussites parfois très mitigées en Ontario.

Curieusement, Sam Steinberg, parfaitement intégré à la communauté juive anglophone de Montréal, bien qu'ayant toujours fait une place importante aux francophones dans ses magasins, semble avoir été incapable de prendre le virage de la révolution tranquille, alors que des concurrents comme Provigo et Métro-Richelieu se sont mis à profiter.

Malheureusement, c'est un aspect de l'histoire qui est totalement oublié dans ce livre. Les auteurs effleurent

à peine en une phrase ce qui aurait pu donner lieu à un chapitre fort intéressant. « On avait fait, à tort, le pari que le Québec évoluerait en ce domaine comme l'Ontario où les épiciers indépendants se satisfaisaient de leur portion congrue du marché », expliquent-ils laconiquement.

Il faut dire que Sam Steinberg, vieillissant, a quitté la gestion quotidienne des affaires en 1969, laissant la place à son gendre, Mel Dobrin, qui n'a pas fait fureur, pas plus que son remplaçant, l'américain Peter Mc Goldrick, ou même que son épouse, Mitzi Steinberg.

Plus le temps passait, plus les dirigeants de l'entreprise semblaient perdre contact avec la réalité québécoise, si bien qu'elle a investit de plus en plus ailleurs, laissant beaucoup de place aux concurrents sur le marché québécois.

Bien qu'écrit en anglais dans un style journalistique, Steinberg peut être lu en français dans une traduction de bonne qualité. Il s'agit dans l'ensemble d'un document factuel, particulièrement sensible aux attitudes des quatre filles héritières de cet empire qui se sont chamaillées jusque devant les tribunaux.

L'ouvrage charrie toutefois la vision largement répandue dans la presse anglophone d'une Caisse de dépôt et placement qui dévore tout sur son passage.

DANS LES  
**TYPO**  
LES MEILLEURS  
BOUQUINS

Jacques Renaud  
Le cassé

JACQUES RENAUD  
LE CASSÉ  
nouvelles, 208 p. - 7,95\$

« Le cassé fait aussi parti à juste titre des classiques de la littérature québécoise. »  
Réginald Martel

**TYPO**  
POCHE

**L'HEXAGONE**

**Salon du livre ancien**  
**MONTRÉAL**  
**Antiquarian book fair**  
Samedi et dimanche les 27 et 28 octobre  
de 12h à 18h  
**HÔTEL MARITIME**  
1155 rue Guy (Coin René-Levesque)  
Admission 3\$ la journée, 5\$ les deux jours  
VESTIAIRE OBLIGATOIRE GRATUIT  
Parrainé par la Confrérie de la librairie  
ancienne du Québec

**LE DEVOIR**

Service  
de PUBLICITÉ  
842-9645

## ◆ Sorcières

un sombre château où tout est noir, du lit à la baignoire. Pour s'y retrouver, doit-elle tendre ses meubles ou peindre son chat ? Dans un savoureux récit signé Valérie Thomas et Korky Paul, Pélagie la Sorcière découvre à force d'erreurs la solution à son problème.

D'Espagne, l'auteur-illustrateur Joma a rapporté une sorcière obédée par l'ordre et la propreté : elle passe ses jours à nettoyer le ciel avec son balai magique. La sorcière n'est ici qu'un adulte déguisé et les enfants se moquent franchement de cet extravagant personnage qui n'a rien compris à la vie.

L'Angleterre a toujours eu quelques coudeuses d'avance en littérature pour enfants. C'est de là que vient le premier documentaire absurde sur les sorcières. Jacqui et Colin Hawkins racontent aux enfants tout ce qu'ils ont toujours rêvé de savoir sur les dames à chapeau pointu. Ce qu'elles mettent dans leur bain et ce qu'elles mangent le matin. Leurs secrets aussi : une prune au déjeuner rend les sorcières gaies et les oeufs de fourmis crus revigorent pour la journée. Ce best-seller — le couple Hawkins en a vendu des centaines de milliers d'exemplaires de la Finlande au Japon — vient de paraître en français en édition poche et fait déjà un malheur.

Les sorcières effroyables et épouvantables n'ont quand même pas déserté la cartographie de l'enfance. Olga Lecaye a inventé une bonne vieille ogresse boulimique toujours à l'affût de chair fraîche. Victor le lapin s'enfuit de la maison en pestant contre les détestables carottes qu'on entête à lui servir et se retrouve dans le giron d'une gigantesque sorcière anxieuse de le croquer. Mais les jeunes lapins sont malins et la sorcière ne se régalaria point.

La plus horrible sorcière des récentes fournées de livres pour enfants a été peinte à l'aquarelle par Peter Utton. Comme la plupart de

ses consœurs, elle se glisse dans des nuits d'encre pour kidnapper de beaux enfants dodos. Heureusement, la mère des tout-petits vole à leur secours et, d'un coup de couteau de cuisine, tranche la main de l'affreuse voleuse. La sorcière disparaît dans un grand « flop » mouillé comme la Vierge dans le *Magicien d'Oz*. Le conte serait franchement terrifiant si l'auteur-illustrateur n'avait désamorcé l'angoisse : à la fin de l'histoire, les enfants découvrent que la main de la sorcière épinglée au mur n'est qu'une feuille desséchée et les événements racontés purs balivernes.

Et Méli-Mélo dans tout ça ? Abou-tira-t-elle dans le chaudron ? Ou sera-t-elle croquée crue ? N'allez pas donner votre langue au chat : c'est dans le livre que c'est écrit !

**Une sorcière dans la soupe**, de Marie-Françoise Hébert, La courte échelle, collection Premier Roman, 1990, 62 p.

**Amandine Malabul sorcière maladroite**, de Jill Murphy, Gallimard, coll. folio cadet rouge, 1990, 96 p.

**Pélagie la sorcière**, de Valérie Thomas, illustré par Korky Paul, Milan 1989.

**Le coup de balai de la sorcière**, de Joma, Messidor/La Farandole, 1990.

**Les sorcières**, de Jacqui et Colin Hawkins, Gallimard, coll. folio cadet rouge, 1990, 72 p.

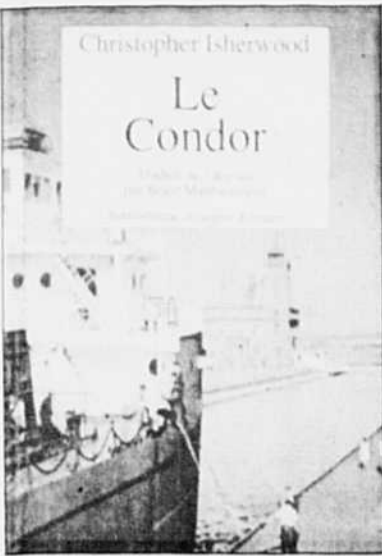
**Victor et la sorcière**, de Olga Lecaye, L'école des loisirs, 1989.

**La main de la sorcière**, de Peter Utton, L'école des loisirs, 1989.

**Santé et Services sociaux Québec**

**DROGUES... PAS BESOIN!**

le plaisir des  
**Livres**



# Paysages au menu

**LE CONDOR**  
Christopher Isherwood  
Traduit de l'anglais  
par Brice Matthieussent,  
Rivages, coll. Bibliothèque étrangère Rivages,  
Paris, 1990.

**André Girard**

CERTAINS VOYAGEURS transportent avec eux leur maison, leur conversation au même titre que leurs sandwiches. Peut-être vont-ils accepter de dormir à peu près n'importe où, mais toujours avec la conscience orgueilleuse des « mauvais traitements » qu'on leur inflige. Ils se plaignent mais s'obstinent, tirés du lit à l'aube, ballotés comme des sacs, empoisonnés par les aliments, dupés par les boutiquiers, scandalisés par les sanitaires. Ils ne réclameront bientôt qu'un peu de confort, de cuisine nationale et un urbanisme solide en terrain familier.

En septembre 1947, Christopher Isherwood quitte New York à destination de Carthagène, en Colombie. Frayant avec les passagers de croisière, il est convaincu d'appartenir à cette classe de « Gens Intéressants Rencontrés à Bord du Bateau », sans qu'aucun voyage n'est complet. Il se sent indispensable, au même titre que les « Ruines » et les « Petits Restaurants Pittoresques », et consigne le tout dans son journal de voyage.

Le Condor, titre choisi parce que cet oiseau est l'emblème des Andes et de ses républiques montagneuses, se

compose de notes quotidiennes, prises tout au long d'un périple qui le mène à Buenos Aires, en passant par Bogota, Quito, Lima, le Machu Pichu, La Paz. Celles-ci ne sont toutefois que trop factuelles et décrivent les lieux, les paysages, avec le même relief qu'un menu de restaurant.

Un peu plus au sud, à Popoyan, le paysage est merveilleusement paisible, comme une Nouvelle-Angleterre parsemée de touches végétales exotiques... Plus tard, lors d'une randonnée au Machu Pichu, l'auteur affirme qu'il a surtout admiré un petit autel à la forme étrange, dans une grotte. On aurait dit la marche sur laquelle vous posez le pied pour vous faire cirer les chaussures. Que tente-t-il, par de telles observations : une démystification de l'horreur qu'il éprouve face aux Incas ? Peut-être, puisqu'ils semblent être, comme on disait durant la période Evelyn Waugh, follement lugubres.

Au long de ce voyage, d'une durée de six mois, Christopher Isherwood va rencontrer maintes gens, particulièrement dans le cercle restreint des ambassades et des centres culturels, tant américains que britanniques. Il peut ainsi rester à la maison (il est britannique mais réside aux États-Unis) bien qu'étant à l'étranger, et s'émerveiller de la présence britannique infiltrée dans la communauté : tel un reproche plein de tact, et de l'efficacité américaine à venir les villes, tant il est vrai qu'elles sont en elles-mêmes dépourvues de caractère.

Le condor est l'exemple, triste exemple, d'un journal de voyage, voyage mondain, où l'auteur reste parmi les siens. Parcourant une réalité nouvelle, il ne cherche dans celle-ci que les traces d'une familiarité connue.

## L'idéal

**PRÉSENCE DES CHOSES PASSÉES**  
John Taylor  
Paris, Aubes, 1990.

**Jean-François Chassay**

EN 1945, Henry Miller publiait *Le Cauchemar climatisé*. Ce titre signalait sans équivoque au lecteur ce qui l'attendait dans ce livre rédigé à partir des impressions de l'auteur sur les États-Unis, au retour d'un séjour de dix ans en France.

Il faudrait peut-être remettre cette expression à la mode, au moment où se développe un courant romanesque aux États-Unis qui emprunte le chemin de la banlieue pour mieux idéologiser la classe moyenne américaine.

Cette petite ville oubliée par le temps de Garrison Keillor, traduit en 1989 chez Flammarion et qui fut pendant trente semaines sur la liste des best-sellers américains, pourrait en être l'exemple idéal. Le cauchemar climatisé devient un paradis inoubliable où une bourgeoisie moyenne, sans caractère et à l'esprit bon enfant, traverse un monde sans aspérité avec un sourire toujours éclatant aux lèvres.

John Taylor est assurément plus subtil — de même qu'Alison Lurie, qui est pourtant tombée dans des travers semblables avec *Conflits de famille* —, mais ses courtes nouvelles (deux à quatre pages pour la plupart) ruissellent d'une nostalgie idyllique faisant de Des Moines, Iowa, une sorte d'Eden protégé au cœur des États-Unis.

Parfois, des souvenirs fugitifs viennent se cristalliser dans une phrase finale qui donne un sens à la remémoration, comme si du faisceau des réminiscences jaillissait soudain un élément qui domine la conscience et expliquant cette plongée dans le passé. Dans la plupart des nouvelles cependant, cette traversée de la mémoire n'a pas lieu. Il n'y a pas de quête d'un passé enfoui mais de petits tableaux bucoliques, rapidement brossés, auxquels le lecteur est appelé à s'identifier : un souper chez grand-maman, la bonne si serviable, les nouveaux voisins, une compagne de classe... Histoires de famille pour l'essentiel qui renvoient d'abord métaphoriquement à celle de la grande famille américaine. Le bonheur est un marécage dans lequel il semble tout à fait normal de vouloir s'enfoncer.

Dans un livre plutôt délirant — par son absence de sens critique — intitulé *Amérique*, Jean Baudrillard écrivait que « Quel que soit l'ennui, l'enfer de la quotidienneté aux USA comme ailleurs, la banalité américaine sera toujours mille fois plus intéressante que l'euro-péenne, et surtout la française ». Le lecteur était en droit de se demander si l'auteur avait songé à passer un après-midi de semaine dans un centre commercial de l'Amérique profonde, avant de prôner pareille affirmation. En lisant une nouvelle de John Taylor intitulée *Une glace à Reed's*, dans laquelle le narrateur se souvient avec nostalgie de nombreuses heures passées dans un centre commercial de Des Moines tout au long de sa jeunesse, on se rend compte que Baudrillard n'est pas le seul à subir la fascination de la banalité américaine. Il serait préférable de retourner lire Henry Miller.

## Poulettes à la Kiev

**CONFESSION SEXUELLE**  
d'un anonyme russe  
Anonyme,  
Usher, 1990.

**Chistian Mistral**

C'EST un tout petit livre qui a tout à fait l'air d'un canular, même si ce n'en est probablement pas un.

Je n'ai pas l'honneur de connaître la « Maison Usher », l'imprimeur est belge mais l'éditeur omet de mentionner sa propre adresse. Je ne conçois pas qu'il puisse craindre quelque ennui avec la justice pour avoir publié ce bouquin somme toute assez naïf et pas plus cochon qu'une cotelette, quoique l'Europe soit peu conséquente en ces matières (on publie Henry Miller en 36, on saisit Régine Deforges un demi-siècle plus tard), aussi vaut-il mieux conclure à l'oubli et prendre le tout pour du cash.

En 1912, Avelock Ellis, le célèbre sexologue, reçoit cet étrange texte autobiographique et s'empresse de le publier en appendice au tome VI de l'édition française de ses *Essais de psychologie sexuelle*, consacré à la psychologie de la maternité. Il s'en explique en le présentant comme « exemple d'expériences singulières et aussi comme une preuve du mal que peut faire la perte ou la diminution, en matière sexuelle, du contrôle de soi ».

Il est agréable de considérer un livre sans avoir à tenir compte de l'identité de son auteur. Je veux dire que personne ne songerait à lire le dernier Réjean Ducharme comme si c'était son premier roman. Tant mieux pour Ducharme. Mais ici, Dieu merci, la virginité nous est offerte en sacrifice, envoyons voler la cerise : c'est mauvais, mauvais, mauvais, c'est du sexe malade, gris, coupable et camisolé. Pour ceux que ça intéresse, Edmund Wilson a qualifié ces fades aveux de chef-d'œuvre érotique.

La véritable valeur de ce document réside dans ses fines observations sociologiques sur la Russie de la fin du dix-neuvième. On sait de l'auteur qu'il est Russe du Sud, né vers 1870, de bonne famille, instruit,

capable d'analyse psychologique, qu'il rédigea son texte en français et qu'il se sentait bon à prendre chaque fois qu'il se branlait en songeant aux petites filles de Kiev.

Quelle émotion, Seigneur, quand il réalise que le triangle assombrissant le pubis des femmes n'est pas peint à même la chair ! Françoise Dolto s'est penchée sur son cas. Vladimir

Nabokov l'a lu en juin 48 et s'en est probablement inspiré pour écrire *Invitation à un voyage*. À Wilson, il écrivait : « Les aventures amoureuses du Russe m'ont énormément plu. Elles sont merveilleusement drôles. Enfant, il a quand même bénéficié d'une chance extraordinaire pour tomber sur des filles aux réactions aussi exceptionnellement rapides et généreuses. »

## Prince paillard

**LA STRATÉGIE DU BOUFFON**  
Serge Lentz  
Paris, Robert Laffont  
1990, 376 pages.

**Chistian Mistral**

CERTAINS ÉCRIVAINS, plus rares qu'on pense, aiment vraiment férocement la vie. Il est manifeste que Serge Lentz est de ceux-là. Après *Les années-sandwiches* et *Vladimir Roubaïev*, et comme pour prendre ses distances d'avec les guerres et révolutions contemporaines qu'il couvre à chaud en qualité de grand reporter, voici qu'il nous transporte dans la Rome du XVe siècle, à la remorque du plus fabuleux des personnages.

Nicolas d'Ausone a une de ces mères pyrotechniques, calculatrices et mangées d'appétits. Poussé à l'ombre du cardinal de Rouen, et sous la gouverne avisée de son ambitieuse génitrice, il s'éveille évêque à vingt-trois ans. Il n'y avait pas de baby-boomers pour vous cacher le soleil, en ce temps-là. Tout baigne dans l'huile, Nicolas est beau, brillant et en profite à fond la caisse en d'épique et mémorables débauches.

Jusqu'au jour maudit de 1458 où vient l'heure d'élire un nouveau pape. Pour son malheur, Nicolas mise sur le mauvais cheval et voit avec consternation Pie II monter sur le trône pontifical. C'est l'extrême onction politique : on envoie paître le

gracieux Nicolas en disgrâce dans un trou perdu languedocien. Oublié de Rome, notre prélat beyliste se morfond de concert avec les moines et le peuple gris.

Survient celui qui fécondera son exil et permettra à ce funambule, à ce bouffon déchu, de remonter sur son fil et de regagner la faveur enfuie. Marin est un moine mercenaire et rabelaisien, soldat, toubib et orateur, pour qui pénitence et flagellation ne riment à rien. Que les enfants de Dieu se réjouissent plutôt dans leur chair ! Qu'ils exaltent le Seigneur à travers le bonheur d'être en vie !

Voilà un langage qui, on le devine, s'il touche le cœur des gens simples, n'est pas pour plaire à la hiérarchie fondée sur la sainte terreur des enfers. C'est pourtant l'annonce de la Renaissance. Marin le moine errant, le prophète libertaire, trouve un écho embrasé auprès du peuple à la fibre païenne. À son amitié avec Nicolas, chacun va trouver son compte, et c'est transfiguré que d'Ausone retourne à Rome accepter pour ses cinquante ans la pourpre cardinalice.

Entre-temps, que de destins pas catholiques se seront noués sur cette corde raide, cette fête des fous, cet Halloween permanent qui trahit la fin d'une époque et le commencement d'une autre, évoqués pour nous par le verbe vigoureux de Serge Lentz, décidément un très grand écrivain.

## Léonie dévore les livres

Un album de la collection «Je commence à lire»

Illustré par Frédéric du Bus



PRIX QUÉBEC/WALLONIE-BRUXELLES  
du livre de jeunesse 1989

casterman

## VIENT DE PARAÎTRE

**ET JÉSUS... DANS NOTRE VIE?**

Jules Beaulac • 240 p. • 14,95 \$

Pour des chrétiens, leur union à la vie du Christ est essentielle. Livre-défi pour ceux et celles qui veulent réagir contre le matérialisme ambiant, livre dont les riches réflexions s'appuient sur la Parole de Dieu et sur des expériences tirées du vécu de nos frères et sœurs. Ouvrage clair, écrit dans un climat sympathique de «conversation spirituelle».

**SUR LA PISTE DES DIEUX**

André Couture • 241 p. • 16,95 \$

Chrétiens, nous ne connaissons pas et nous jugeons mal les adeptes d'autres religions. Aussi un spécialiste nous presse de quitter nos préjugés, et de le suivre à la découverte de l'origine de ces religions, de leurs principes essentiels, du sérieux de leurs pratiques, de la richesse de ces expériences religieuses, qui toutes manifestent l'adhésion à la transcendance de la divinité.

**L'ÉGLISE À SON PRINTEMPS**

Jean-Guy Pagé • 426 p. • 23,95 \$

Trop vieille, l'Église? Non. L'ouvrage de Jean-Guy Pagé retourne à ses origines, «à son printemps», pour retrouver les traits essentiels de son visage. De l'ensemble des documents se dégagent une unité, une harmonie et une jeunesse qui corrigent l'étroitesse de nos propres visions, et qui sont gages de son éternel printemps.

**LA DYNAMIQUE DE L'INTIMITÉ**

Yves Bégin • 153 p. • 15,00 \$

La vie moderne met en danger «l'intimité» des couples. Mais qu'est-ce que l'intimité? Quel rôle joue-t-elle dans la survie du couple? Comment la vivre dans la communication et le respect de l'autre? Des questions auxquelles répond ce livre, précieux pour les couples, chrétiens ou non, qui s'interrogent.

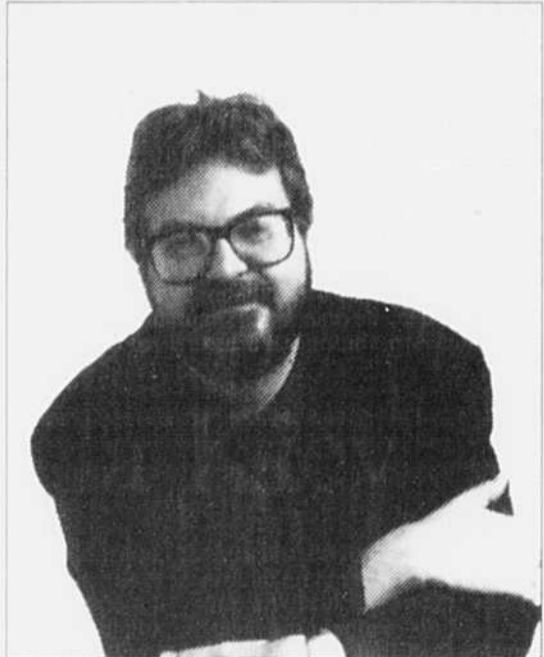
ÉDITIONS PAULINES

3965, boul. Henri-Bourassa Est  
Montréal, QC, H1H 1L1  
Tél.: (514) 322-7341

## Michel Tremblay LES VUES ANIMÉES

suivi de  
*LES LOUPS SE MANGENT ENTRE EUX*

Michel Tremblay raconte la découverte, par un enfant du Plateau Mont-Royal, du monde merveilleux des cinémas français, américain et québécois. Douze petits récits initiatiques qui retracent l'itinéraire d'une identité personnelle et d'un attachement fébrile aux univers réaliste et fantastique du monde cinématographique. Le treizième récit est un clin d'œil de l'auteur qui nous permet de lire par-dessus son épaule le petit roman qu'il avait écrit à 16 ans.



Pour recevoir catalogue et liste de prix, écrire à: Leméac Éditeur Inc., 5875 boul. Saint-Laurent, bureau 902, Montréal, H2X 2T7. Tél. (514) 848-1195 — Fax (514) 848-9999.

La littérature d'aujourd'hui

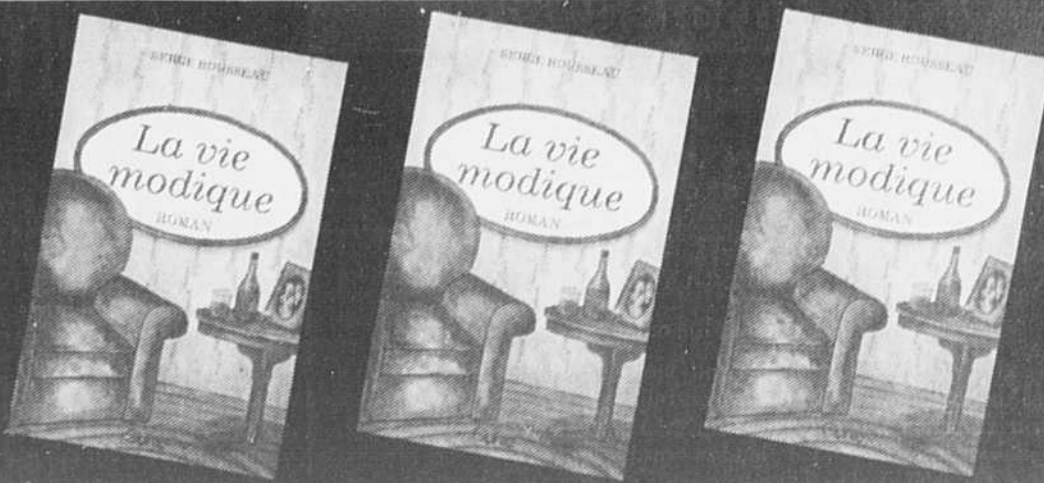
LEMÉAC

## La vie modique

Serge Rousseau

Écrit avec lucidité, compassion et une connaissance sûre du sujet, ce roman sur l'univers étonnant des personnes âgées ne manque pas de bousculer quelques-uns de nos préjugés les plus enracinés.

Quinze



# Le plaisir des Livres

## Carnet 6

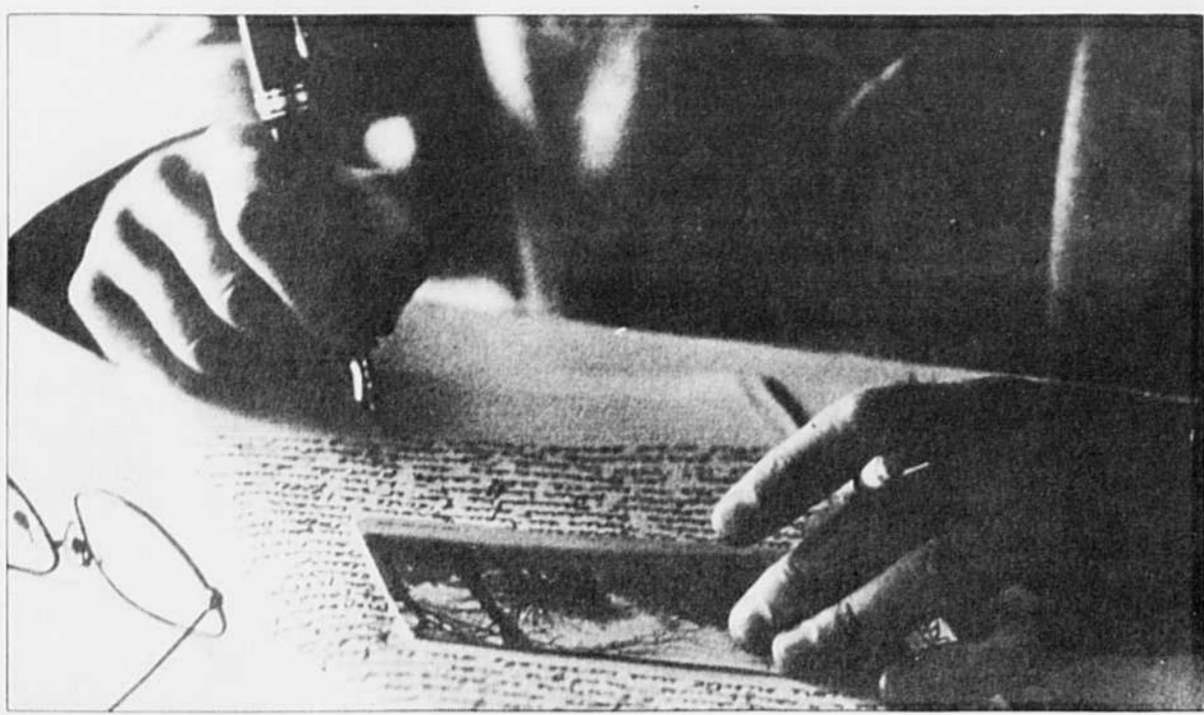
Yves NAVARRE

▲ La vie dans l'âme

D'ABORD non au projet de TPS sur les livres : c'est là un acte culturellement assassin.

Fouette le vent, il va bientôt falloir ratisser les feuilles mortes, et admettre que la nuit tombe de plus en plus vite. On voudrait alors dire des secrets, mais lesquels, faire des pactes mais avec qui ? En automne le vent fait peur, on ne voudrait pas que la féconde solitude vienne à un dangereux isolement. « Féconde », « dangereuse », gare à la nostalgie, attention Yves aux trémolos mélancoliques et Co, tisse et trame ton carnet 6 (déjà ?) sans succomber au charme décoratif des adjectifs.

Fiers Algonquins qui parlent une langue qui remplace nos adjectifs par des verbes et dont les mots n'ont pas de genre, pas de masculin, pas de féminin, seulement la distinction entre l'inanimé et l'animé. Ai-je bien écouté la radio ce matin en faisant mon lit ? On est toujours l'écolier de la vie. Au fait, texte veut dire tissu. La preuve : textile, texture. Et de quelle fibre sera ce Carnet, petit à petit, de semaine en semaine ? Je prends pour devise ce que Camus, Albert, écrit lors du cuisant échec (orchestré ?) de son roman *La Chute*. Je cite, je ne connais qu'un seul devoir, c'est celui d'aimer. Il faut chercher la trame, pas le drame, et ne surtout pas donner de coups de rames à celles et ceux (en algonquin les « animés ») qui traversent à la nage. Et si parfois, ici, j'aime ce que d'autres ont moins apprécié ou pas du tout, c'est que je suis né dans une autre bouteille d'encre. *Le sans la liberté de blâmer, il n'y a pas d'éloge flatteur*, ne m'enthousiasme guère. La critique est devenue si souvent chagrine et la flatterie trafiquée. De Gaulle disait à une dame aimée (et il les aimait, *ora pro tante Yvonne*, son épouse) qui se plaignait d'avoir de mauvaises critiques pour un ouvrage qu'elle avait commis : *Madame, louange ou blâme, c'est toujours de la réclame*. Donc, match nul. En avant pour quelques impressions. Si ce n'est pas clair,



tant mieux, l'émotion s'insère, du verbe s'insérer. Sincérité.

Relire *L'Été 80* de Marguerite Duras, paru aux éditions de Minuit, offert en guise de message tant et tant de fois aux amis et amis (mes « animés »), un livre-culte, sept textes de Duras en quête hebdomadaire (sept semaines de l'été de Gdansk) d'une vérité historique. J'ai porté l'insigne de *Solidarité* pendant un an, deux ans, certains appelaient ça *la gauche caviar*. Le jour où Walesa reçut le Nobel de la paix fut un de rares jours fastes et heureux de ma vie. Depuis, des murs sont tombés, le monde est tout marchandé, voir plus loin, Walesa honoré par le Vatican, a changé. J'ai vu récemment deux photos de lui dans la presse. Sur la première, il trône dans un fauteuil, les mains bien à plat, l'air éternel, sanctifié, il est déjà président. Sur la seconde, bain de foule, son visage émerge, il ressemble, comme on dit en Provence, au ravi de la crèche. Et quand j'apprends qu'il promet à son peuple « le lait et le miel » alors, je me dis qu'il y a de l'Ubu-éau-bénite pas drôle dans l'air : le pouvoir ou l'éventualité du pouvoir ont un effet pervers sur les êtres, deviennent-ils tous fous ? Inévitablement ? Où en suis-je de ma première ferveur à lire *L'Été 80* ? Nous sommes en 90. Les vœux du pape vont-ils peser lourd dans les choix de la démocratie polonaise naissante ? Rétablissement général du catéchisme, prières obligatoires

dans les écoles, jusqu'à la récente décision du Sénat interdisant et pénalisant l'avortement, droit de chacun, en l'occurrence la femme, à régir sa vie. La Pologne fut, faut-il le rappeler, un des premiers pays de la planète à avoir libéralisé l'avortement. C'était en 1956. Pour moi, Walesa n'incarne plus *Solidarité*. Je souhaite à Mazowiecki d'être élu. Sinon Walesa, comme Macbeth, verra bien vite « les forêts de bouleaux en marche ». Et Daigle qui fit ici la une comme Oka ? S'agit-il vraiment d'un raccourci ?

Côté Golfe, les pays industrialisés, comme on dit, paient leur infidélité à leurs propres principes et leur insouciance politique de la dernière décennie. Ici, comme partout ailleurs dans le monde, il y aura du grabuge. Notre croyance (la croyance des alliés) dans l'innocuité du commerce, et plus particulièrement du commerce des armes, nous place au bord d'un gouffre. Ferme la gueule, et parle plutôt de Michèle Richard. C'est anxieux, elle n'est pas dans les *trente femmes pour l'an 2000* sélectionnées par Châtelaine.

Réjoignons-nous plutôt du prochain *Échange* de Claudel au Café de la place ; des *Lettres de la religieuse portugaise* au Quai'sous, vas-y Arcand ; des « bien fines » représentations de *L'illusion comique* de Corneille au Théâtre Denise-Pelletier ; et surtout, surtout, surtout (trois fois, on frappe les trois coups) du retour de

*La Charge de l'original épormyable* au TNM, version Lalonde, le texte de Gauvreau est poignant, poignant, définitif, de quoi décourager à tout jamais les traités en amitié. Qui n'en connaît pas ? Qui ne les a pas ? Qui m'a écrit un jour, *pratiqons la seule forme d'amour qui ait encore de l'avenir : l'amitié*. Un fidèle, un tenace, si peu un rapace. Marchands d'armes, marchands d'âmes. Voir plus haut.

Une ombre passe sur ce carnet 6. Je ne sais plus où j'en suis ni où je vais mais je connais la direction. L'aveu est-il recevable dans un monde friand de rigolo et d'épatant ?

Qui m'aurait dit il y a quinze ans que la musique de Philip Glass me toucherait à ce point ? La scène se passe à Montréal. Sur la projection du film de Ron Fricke, *Koyaanisqatsi*, suite d'images des États-Unis côté nature et brusquement côté villes, Phil Glass dirige sa musique, son ensemble, *live* comme dit l'affiche. Le résultat est envoûtant. La musique répétitive est bien instructive (donc touchante) quand il est question des modes de vie, de la foule, des regards, et d'une nature que l'on croit glorifier en la dévastant.

Nous aurons un mois du 2 novembre au 2 décembre pour nous rendre à la galerie Lavalin vivre une *pièce tranquille*, installation vidéo et sonore de Brian Eno. À suivre. Il est en avance.

Y.N.

## Vers un siècle deleuzien ?

POURPARLERS (1972-1990)  
Gilles Deleuze  
Éditions de Minuit, 1990.

Heinz Weinmann

ON A ANNONCÉ la mort de la philosophie. Cet avis nécrologique périodique est le meilleur signe qu'elle est bien vivante ! On saluera donc cette mort médiatique de la philosophie comme on salua jadis celle des rois : la philosophie est morte, vive la philosophie ! Elle renaitra toujours de ses cendres, autrement.

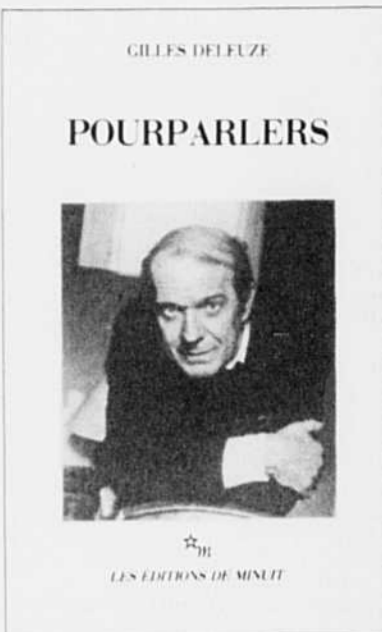
On se rend effectivement compte que la philosophie est bien vivante, même vibrante de vie en lisant ces *Pourparlers*, entretiens et entrevues qui ont jalonné les publications majeures de Gilles Deleuze depuis *L'Anti-Oedipe* jusqu'à *Pli, Leibniz et le baroque* (1988).

Le titre à lui seul est déjà tout un programme. Il annonce ce que la philosophie a toujours été depuis Socrate : un logos dia-logué qui, tout en accouchant maieutiquement des concepts, les interroge, les met en cause. Ce qui est mort aujourd'hui, ce n'est donc pas la philosophie, mais notre faculté de l'écouter, puisque de plus en plus couverte du bruit de fond, du « lessivage » médiatique où ces « pourparlers » essentiels se dégradent nécessairement en bavardages creux, en « parler pour parler ».

Gilles Deleuze, un homme du dialogue, puisqu'il a élaboré quatre de ses oeuvres (*L'Anti-Oedipe*, *Kafka*, *Rhizome*, *Mille Plateaux*) en dialogant avec Félix Guattari, jeune gauchiste qui avait tôt mangé aux râteliers de Lacan. Mais chose étonnante, unique dans l'histoire de la philosophie, leurs discours se fondent en un seul cours indissociable, comme deux « ruisseaux » — image chère à Deleuze — qui se rejoignent à leur confluent. Deleuze-Guattari baient ainsi du revers de la main la question traditionnelle du « qui a dit quoi », en brouillant les frontières toujours nettement tracées entre l'Un et les deux, entre la *persona*, hypothésée en Occident dans Le Dieu, La Vérité, Le Sujet, La Raison et les multiplicités nomades — désirs, fantasmes, délires — qui ont tendance à faire éclater ces monolithes.

C'est ce qui explique la charge virulente du duo contre la psy dans *L'Anti-Oedipe*. Il y dénonce toutes ces multiplicités nomades sacrifiées par la psychanalyse sur l'autel des concepts monolithiques : L'Oedipe, La castration. Car le « papa-maman » de la psychanalyse, de même que le « signifiant-signifié », dans un autre ordre d'idées, de la sémiologie, ce sont des automatismes qui tuent, momifient les mouvances imprévues de la pensée.

*Mille Plateaux* (1980), oeuvre-maîtresse dont on n'a pas encore mesuré, dix ans après, tout l'apport épistémologique, est un carrefour grouillant où convergent des concepts multiples — rhizome, visagété, machine de guerre, ritournelle, etc. — et



« événements », où se rencontrent, s'entrecroisent, philosophie, littérature, les sciences et même la musique.

La « généalogie de la morale » nietzschéenne fait place chez Deleuze à une « géologie de la morale ». Ce qui le fascine, c'est de savoir comment faire communiquer des « sédiments » disciplinaires séparés par des failles, des ruptures ; comment passer des concepts de la philosophie bergsonienne aux « images-mouvement » et aux « images-temps » du cinéma ; comment faire « résonner » la philosophie au contact avec la peinture (*Francis Bacon : la logique de la sensation*, 1981).

Dans le foisonnement d'idées, une revient comme un leitmotiv dans ces entretiens : la philosophie ne « réfléchit » pas passivement comme un miroir, mais crée des concepts, création au sens fort du terme, au même titre que celle de l'artiste, de l'écrivain. « En fait, ce qui importe, c'est de retirer au philosophe le droit à la réflexion « sur ». Le philosophe est créateur, il n'est pas réflexif. »

La « réflexion sur », en fait le pain quotidien de l'histoire de la philosophie et de son enseignement, est pour Deleuze le signe inquiétant d'un appauvrissement de la pensée. « Dès qu'on est dans une époque pauvre, la philosophie se réfugie dans la réflexion « sur ».

En liant ces entretiens — sans avoir même lu l'oeuvre du philosophe — on se rend déjà compte du travail titanesque de création de concepts nouveaux, à une « époque pauvre » où des songe-creux, baptisés « nouveaux philosophes », tiennent le haut du pavé médiatique.

On se rend compte aussi de la justesse de la parole prophétique de Michel Foucault à qui Gilles Deleuze a érigé un admirable « tombeau » (*Foucault*, 1986) : « Une nouvelle pensée est possible, de nouveau la pensée est possible. Elle est là, dans les textes de Deleuze, bondissante, dansante, devant nous, parmi nous... Un jour, peut-être, le siècle sera deleuzien. »

LORSQUE LES MATHÉMATIQUES SONT UNE JUNGLE...

# MÉMO Math

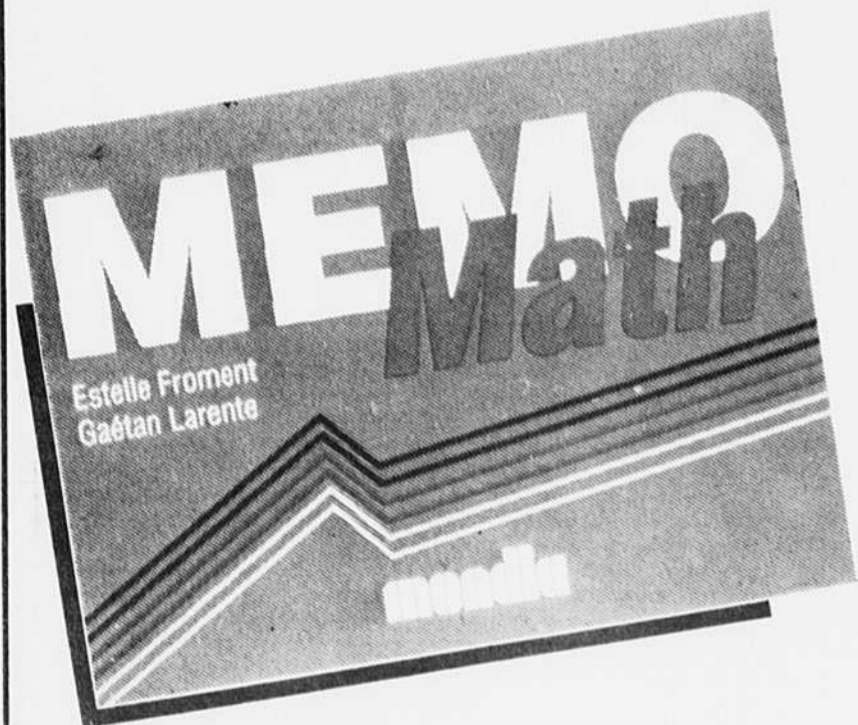
L'essentiel des lois et définitions mathématiques en un clin d'oeil!

L'outil de référence complet et pratique à la portée des étudiants: 9,95\$

*Mémo Math* comprend plus de 2 000 formules, lois et définitions mathématiques pour plusieurs domaines, notamment: les statistiques, le calcul différentiel et intégral, les matrices et les déterminants, les mathématiques financières, les probabilités, etc.

*Mémo Math* permet de préparer un examen, toutes clés en main!

Présenté en format poche rigide et plastifié, reliure spirale.



Distribution en librairie



539, boul. Lebeau, Ville Saint-Laurent, Qc H4N 1S2 Tél.: (514) 336-3941

mondia

1977, boul. Industriel, Laval (Québec) H7S 1P6 — Tél.: (514) 667-9221 - 1-800-361-9264

## Le bestiaire de Lispector

LA FEMME QUI TUAIT LES POISSONS  
Clarice Lispector,  
Ramsay de Cortanze,  
106 pages.

Guy Ferland

IL EST question, dans ce conte pour enfants, des cafards et des rats qui attirent la pitié, de la morale cruelle des chiens, des goûts culinaires bizarres des lézards, de la vie secrète des lapins, de la nostalgie des poussins pour la mère-poule, de la triste mort d'un singe et finalement du meurtre de poissons rouges.

À travers ce bestiaire, c'est évidemment l'homme et ses rapports au monde que l'auteur de *La passion selon G.H.*, Clarice Lispector, met en perspective par des phrases en apparence sibyllines.

Pour s'adresser à des enfants, l'écrivain brésilienne morte il y a plus de dix ans utilise des phrases courtes, simples et répétitives. Cela ajoute de la force à son propos qui intéresse aussi les grands. Car c'est en parlant presque aux « petits » que Clarice Lispector touche à des problèmes centraux sans y paraître, lorsqu'elle écrit, par exemple, « il y a

des grandes personnes qui sont si ennuyées ! Vous ne trouvez pas ? Elles ne comprennent même pas l'âme d'un enfant. Un enfant n'est jamais ennuyeux. » Ou encore : « Si vous aimez écrire, dessiner, danser ou chanter, faites-le parce que c'est génial : quand on s'amuse comme ça, on ne se sent plus seul et ça réchauffe le coeur. » Ou, finalement : « L'être humain est l'animal le plus important au monde parce qu'en plus de sentir, il pense, il trouve des solutions et il parle. Les animaux parlent sans mots. »

Ce qui fait la réussite de ce court texte, c'est cette grande candeur qui émeut et porte à la réflexion, les enfants comme les grandes personnes. Ce récit est suivi d'une interview et d'une postface de Séverine Rosset qui mettent en relief l'apport de Clarice Lispector à la littérature mondiale.

Garavou vous dit :



Georges Robert  
Marcel Aymé  
est revenu



182 pages

GEORGES ROBERT

## MARCEL AYMÉ EST REVENU

Pour les amis de Marcel... une voix toujours présente



Éditions Pierre Tisseyre

Georges Robert  
Marcel Aymé  
est revenu



16,95\$